



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Grammaire cuvok: langue tchadique centrale du Cameroun

Dadak, N.

Citation

Dadak, N. (2021, June 16). *Grammaire cuvok: langue tchadique centrale du Cameroun*. LOT dissertation series. LOT, Amsterdam. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3185511>

Version: Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3185511>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/3185511> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Dadak, N.

Title: Grammaire cuvok: langue tchadique centrale du Cameroun

Issue date: 2021-06-16

2. QUELQUES NOTES SUR LA CULTURE TCHOUVOK

2.1 La société tchouvok

Les origines des Tchouvok sont mal connues. Ainsi, nous ne pouvons que nous baser sur la tradition orale comme nous l'avons reçue des personnes les plus âgées et les plus influentes de la communauté. Comme les autres tribus des Monts Mandara, les Tchouvok auraient commencé à occuper leur site actuel au début du 16^e siècle de notre ère (Christian Seignobos et Olivier Iyébi-Mandjek 2000). L'histoire orale raconte qu'ils viendraient de Mazagway Hedi ou Motsogoy (province du Nord-Cameroun), à quelques encablures de Guider dans le Mayo-Louti. Lors de leur déplacement à la recherche d'un endroit favorable, ils seraient arrivés à Hina, actuel chef-lieu de l'un des Arrondissements du Mayo-Tsanaga. Peut-être à cause de l'hostilité des autochtones, les Tchouvok auraient juste eu le temps de faire une escale et leur progression les aurait conduits à Dimeo, en pays mofu. Là également, ils ne mettaient pas longtemps et la dernière étape de leur voyage les emmena à **Mùhɣàl**, localité très proche du territoire tchouvok actuel, toujours en territoire mofu. Cet endroit se serait avéré trop étroit et les Tchouvok auraient avancé un peu pour se retrouver sur le site où ils se trouvent aujourd'hui. Lors de l'occupation de cet espace, beaucoup de groupes ou de clans se seraient formés et le besoin d'exploiter tout le territoire en leur possession aurait contribué à la distinction de plusieurs groupements (quartiers) comme **ɗùréy**, **Méklèk**, **Mátàrpás**, **Ámtákám**, **Bàljàk**, **Màrààm**, **Médèrè** et **Gàdàkà**. Dans la terminologie locale, le quartier est un petit groupement dirigé par un chef traditionnel appelé **djàwrù**, terme emprunté au fulfuldé. Auxiliaire de l'administration, il rend compte à un autre chef traditionnel de 3^{ème} degré appelé **làwàn**. Une chefferie de 3^{ème} degré est une chefferie traditionnelle dont la compétence s'étend sur un ensemble des quartiers. Les termes utilisés pour désigner les différents chefs sont tous empruntés à la langue fulfuldé en conséquence de la domination islamo-peule dans la zone. Ainsi le terme originel dont disposent les Tchouvok pour désigner un chef ou roi, qui est **báj**, n'est pas usité dans les références officielles. Au niveau de la communauté, cependant, ce terme est employé indifféremment pour tous les différents chefs. En dépit de différentes luttes pour le contrôle du pouvoir sur tous les Tchouvok, il n'existe pas une chefferie unique. Le lawanat⁴ le plus grand et le plus ancien est celui de Ndurey-Centre qui a à sa tête un chef musulman. A une certaine époque, avant la multiplication des chefferies survenue à la fin des années 1990, cette chefferie a inclus l'ensemble de la communauté tchouvok. Le chef de lawanat de

4 Nom emprunté au Fulfulde désignant une chefferie de 3e degré.

Ndurey-Centre a sous ses ordres des chefs de quartiers (**djãwrù**) qui lui rendent compte de la gestion du village.

2.1.1 Hiérarchie sociale

Selon Saibou Issa et Hamadou Adama dans *cahiers d'études africaines* (2002 :360), avant la colonisation peule⁵ du début de XIX^{ème} siècle, la plupart des peuples non islamisés du nord Cameroun étaient acéphales. La société tchouvok n'avait donc pas une chefferie au sens actuel du terme. Par contre, il y avait une espèce de guide spirituel ou devin appelé **báj** « chef, roi ». Ce chef était le détenteur de la terre et concentrait entre ses mains tous les pouvoirs pour conduire son peuple. Il défendait l'autonomie de son territoire en assumant le rôle d'interlocuteur avec les chefs des autres ethnies environnantes. C'est le même chef qui réglait les différents litiges de la société selon les us et coutumes. Il prononçait des jugements ou des sanctions à l'endroit des coupables.

Sur le plan religieux il était chargé de veiller au respect des mœurs comme le caractère endogamique du mariage à l'intérieur des groupes forgerons/ non-forgerons. Il était le chef de toute la communauté, sans distinction de caste. C'est lui qui communiquait avec les faiseurs de pluie qui, selon les informations recueillies, ont toujours été en territoire mafa ou mofu. Les Tchouvok n'ont jamais eu des personnes chargées de maîtriser les conditions atmosphériques. Le **báj** était aussi chargé de fixer et d'organiser les moments de joies comme les fêtes de récoltes et les danses traditionnelles. Il ne rendait compte à aucune autre autorité externe à sa société et veillait à la préservation du patrimoine culturel et cultuel. Il était craint de tous.

Cette situation a changé avec la colonisation islamo-peule du XIX^{ème} siècle. Là, un nouveau système a été introduit, le lawanat, c'est à dire la chefferie traditionnelle de type peul. Depuis lors, on parle du Lawanat de Tchouvok. Selon Tourneux et Seignobos (2002 : 165), le mot lawanat est dérivé du terme **lawan** et signifie le territoire sur lequel s'exerce l'autorité du **lawan**. Ce dernier terme serait la francisation du titre kanouri, **lawan** (chef de village ou de circonscription). Chez les Arabes Shuwa et les Peuls ce terme était d'abord appliqué aux dynasties issues de la

⁵ Peuls ou Foulbés font partie du groupe ethnique le plus important dans plusieurs pays africains, ayant comme langue le fulfuldé

conquête. Ensuite, victime de la même inflation que le titre de lamido (v. ci-dessous), il a été appliqué au titulaire d'une chefferie intermédiaire entre celle du lamido et celle du jawro. Le mot jawro vient du fulfuldé et signifie chef de village. Le mot fulfuldé jawro vient étymologiquement de jam wuro, propriétaire de village, donc chef de village.

Le mot titre **lamido** à l'origine désigne les chefs peuls de l'époque de la conquête. Vers le milieu du XIX^{ème} siècle, ceux qui se trouvaient à la tête des principautés les plus puissantes (comme Marwa) s'arrogèrent le titre de **lamido**, qui, jusqu'alors, était réservé au **shehu** de Sokoto au Nigéria, que l'on appelait **laamiido juulbe**, commandeur des croyants musulmans (Zeltner 1997 : 19).

Dans les années 1950, ce titre se dévalua encore, comme l'explique J. Boutrais : « Tous les chefs de canton ont maintenant tendance à se l'approprier. [Ce titre qui] exprimait autrefois le pouvoir étendu des chefs peuls... se banalise et perd sa signification première. » (Boutrais 1987 : 94).

Nous récapitulons dans le Tableau 2.1, la hiérarchisation de chefferies traditionnelles au nord Cameroun.

Tableau 2.1 : La hiérarchisation de chefferies traditionnelles au nord Cameroun

1 ^{er} degré (lamidat)	2 ^{ème} degré (canton)	3 ^{ème} degré (lawanat)	jawro
chefferie qui couvre au moins deux chefferies du deuxième degré et dont le territoire ne peut aller au-delà des limites départementales	chefferie qui couvre au moins deux chefferies du troisième degré et dont le territoire ne peut aller au-delà des limites d'arrondissements	chefferie qui couvre un village lorsqu'on est en milieu rural ou un quartier en milieu urbain.	chefferie qui couvre un quartier ou un village en milieu rural, comme dans le cas de Tchouvok

Dans le découpage de Mokolo en chefferies traditionnelles, il y a lieu de remarquer que la communauté tchouvok – une entité distincte des Mafa – a été incluse dans le lamidat de Matakam-Sud dirigé par un Mafa. De nos jours, Mokolo compte deux lamidats ou chefferies de 1^{er} degré. La plus ancienne chefferie revient aux bergers peuls, originellement en provenance du Nigeria. Elle est de loin la moins peuplée et compte environ 10.000 sujets. Elle a été fondée par les envahisseurs djihadistes conduits par Haman Yajji en provenance du Nigeria après la prise de Mokolo. Leurs

20 Grammaire cuvok : une langue tchadique du Cameroun

descendants dirigent encore cette chefferie de nos jours. La deuxième chefferie, celle de Matakam-Sud, appartient à l'ethnie Mafa ainsi qu'aux autres groupes anciens de la région, y compris les Tchouvok. Elle est de loin la plus peuplée et compte plus de 250.000 âmes, dont l'essentiel est composé de Mafa et d'autres tribus non islamisées. La division de Mokolo en deux chefferies traditionnelles en 1957 par les autorités coloniales est survenue après une longue résistance des Mafa suite à la conquête djihadiste qui a commencé en 1830. Le motif de cette résistance a été le refus pour les Mafa de se voir dirigés par un chef d'origine étranger et musulman. Lors de cette division de Mokolo en deux chefferies traditionnelles, toutes les ethnies non islamisées ont été reversées dans le lamidat de Matakam-Sud, sans distinction de langue et culture. Parmi ces peuples outre les Mafa, nous avons les Gawar ou Gavar, les Buwal et Hedi et les Tchouvok.

Plus récemment encore, avec le vent de la démocratisation survenu au Cameroun au début des années 1990, l'aire géographique tchouvok s'est retrouvée divisée en 13 entités correspondant au découpage en villages. Même certaines localités qui jadis n'avaient pas le statut de village se sont vues appelées comme tel. Du coup, tous les petits chefs qui rendaient compte à un seul lawan au niveau local se sont autoproclamés en des chefs indépendants exerçant leur chefferie avec ou sans l'autorisation officielle du commandement administratif de Mokolo.

Les petits chefs sont les « jawro » qui étaient au début des représentants de lawanat tchouvok. Ils assuraient la liaison entre le lawan et les différents villages qui constituent la communauté tchouvok. Parmi ces petits chefs des villages, cinq chefs ont aujourd'hui le statut de lawan ou chef de 3^{ème} degré. Ce titre leur est conféré par décision administrative du sous-préfet de Mokolo. Au cause de leur statut de lawan, ces chefs ne sont plus obligés de rendre compte du fonctionnement de leur village au lawanat situé au village "duréj. Ils ont tous commencé à rendre compte directement au lamido, qui se trouve hors du territoire tchouvok. Les sept autres chefs ont tous introduit une demande de reconnaissance officielle et attendent toujours la réponse. Pendant ce temps, ils continuent d'administrer leur population soit en cherchant l'approbation du lawanat ou en s'adressant directement au chef de 1^{er} degré ou lamido de Matakam-Sud.

Le lamido Matakam-Sud réside à Mokolo, chef-lieu de la sous-préfecture. Les lawans rendent des jugements en premier ressort. Si les mis en cause ne sont pas d'accord après leur verdict, ils peuvent se référer soit directement à la gendarmerie du ressort à **Zamaj**, soit au lamido. Les problèmes qui sont souvent traités chez les lawans en territoire tchouvok sont les cas de sorcellerie, de petits litiges fonciers, des cas d'abandon des foyers par les femmes et des cas de mariage non arrangé. Les cas de répudiation et de vol sont aussi très courants et relèvent des compétences de ces chefs.

Trois groupes religieux cohabitent pacifiquement et forment la communauté tchouvok : musulmans, chrétiens et traditionalistes. Le chef de "dùréj est de confession musulmane. Les autres sont soit chrétiens, soit adeptes des religions traditionnelles.

2.1.2 Caste et classe sociale

La société tchouvok fait une différence principale entre deux groupes, que nous appellerons « castes » dans ce qui suit, les forgerons (**màljà**) et les non-forgerons (**vàw**). Ce terme a été défini, entre autres, par Dumont (1967a) dans son *Homo Hierarchicus, Essai sur le système des castes*. Selon cet auteur, écrivant sur la vie quotidienne des Hindous, le système de caste est une « opposition du pur et de l'impur ». Il avance trois éléments qui sont essentiels pour parler d'une société à système de caste à savoir :

- (1) la division du travail sur la base de la notion de « pur » et « impur »
- (2) la supériorité du « pur » sur « l'impur »
- (3) la séparation stricte de ces deux éléments.

Beaucoup d'africanistes ont utilisé ce terme de manière plus ou moins imprécise (Haberland 1959, Hallpike 1968, 1972, Todd 1978) pour évoquer l'existence des systèmes de caste en Afrique.

Chez les Tchouvok, une stricte spécialisation professionnelle est visible dans les domaines magico-spirituels. On note ainsi une stratification de la vie sociale qui révèle un système à partir duquel s'effectue la hiérarchisation sociale, un système que l'on pourrait appeler un système de caste. La vie est animée par deux groupes endogamiques : les **màljà** « forgerons » et les **vàw** « non-forgerons ». Les deux entités sociales vivent en harmonie, mais chaque groupe connaît son rôle social et ses privilèges. La division de cette communauté n'est pas aussi stricte comme dans le cas de la séparation en caste chez les Indiens (Dumont 1967a, Leach 1960) mais semblable à celle que l'on trouve parmi plusieurs groupes ethniques dans les Monts Mandara où il y a une distinction entre les forgerons et les non-forgerons (Podlewski 1966, Van Beek 1987, David 2012a, Lembezat 1961). La communauté tchouvok connaît quelques éléments qui pourraient faire penser à un système de caste : l'idée de la souillure du forgeron, son confinement au rôle de fossoyeur, le mariage exclusivement pratiqué à l'intérieur des cercles endogamiques.

En termes de proportion de la population, la caste de **vàw** est de plus loin la plus importante et constitue plus de 90% de la population.

22 Grammaire cuvok : une langue tchadique du Cameroun

L'origine des forgerons n'est pas connue mais les récits oraux s'accordent à dire que tous les forgerons proviennent de clans de **vàw** à un moment de leur histoire. Selon la tradition orale, la caste des forgerons se serait formée de la façon suivante. Une fois, il y a eu un décès dans une famille, notamment le père de famille. L'histoire poursuit en disant que parce que le cadavre avait déjà passé plusieurs jours sans être inhumé, une personne d'entre les enfants a pris le courage d'accomplir l'enterrement de son père. Quelques jours après cela, un enfant est décédé dans la même famille et les autres frères ont demandé à celui qui avait une fois accompli le rituel de le faire. Aussitôt qu'il a fait cela, les autres ont crié : **á"ga mǎǎ**, « il est forgeron ». Et depuis ce jour, il eut une séparation entre lui et ses autres frères. Dès cet instant, il est devenu différent des autres et tout a commencé à être différent pour lui. Il ne pouvait plus boire de la mêmealebasse que les autres ou manger du même plat. Ainsi serait née la division en caste de la société selon les personnes que nous avons interrogées.

2.1.3 Les noms propres

Les noms propres peuvent désigner des personnes : **Képtévéd, Kédzèwèj, Tàhbàj, Kàdùwà, Kàvèrwàj**; des festivités: **Màjàm, Màwà, Mǎ"galàgàj** ou des lieux : **"dùrèj, Bǎljàk, Mǎtǎrpàs, Mètòrg"èd, Mèklèk**. Les mêmes noms propres des personnes sont employés par les [**vàw**] « non-forgeron » et les [**mǎǎ**] « forgeron ». Il est donc impossible de les distinguer au niveau des noms, ce qui traduit l'appartenance à un même peuple, le vivre ensemble et la revendication d'une identité commune. Le nom propre des personnes est une catégorie qui se subdivise en trois types : les noms propres ordinaires (**mèzèlèj**) (2.1.3.1.), les noms propres de gloire (**mèbàzènéj**) (2.1.3.2) et les noms propres des jumeaux (**màwàsàj**) (2.1.3.3).

2.1.3.1 Les noms propres ordinaires

Les noms propres ordinaires sont les noms généralement donnés aux enfants à la naissance au cours d'une brève cérémonie. Cette cérémonie qui consiste à nommer dépend du sexe du nouveau-né. Pour les garçons, elle intervient 7 jours après la naissance. Par contre, pour les filles, il faut toujours attendre 10 jours avant de leur donner un nom. Les noms sont regroupés selon le sexe. Ainsi, les noms comme **kàdùwà, Witàbàj**... sont toujours portés par les femmes et les noms **Kàdámà, Tàhbàj** sont portés par les hommes. Il y a dans le répertoire des noms propres une claire distinction entre les noms des hommes et ceux des femmes. Ainsi à l'évocation d'un nom on peut savoir si la personne est une femme ou un homme. Le nouveau-né est généralement nommé en mémoire d'une personne qui a joué un rôle clé, ou en fonction de certaines circonstances. Il y a dans la communauté un nombre fini de noms parmi lesquels chacun choisit pour nommer ses enfants. Il y a beaucoup des homonymes dans la communauté. Si nous prenons l'exemple du nom [**hùtévéd**] qui signifie littéralement « la viande de la tombe ou du trou », on remarque que ce nom est donné à un enfant dans un contexte bien connu qui est celui d'une famille dont tous les enfants sont morts dès leur naissance. Ainsi les parents attribuent un tel nom non pas pour le

vouer à la mort mais pour espérer qu'il soit épargné à travers un nom qui peut décourager les esprits maléfiques.

Le nom [**Képtévèd**] signifiant littéralement « à mettre dans le trou » n'est pas loin de [**lùtévéd**] en termes de sens et de la réalité exprimée. Les deux noms traduisent la peur de voir l'enfant mourir comme les autres qui l'ont été avec lui. Les noms sont ainsi donnés aux enfants à la naissance soit dans des contextes de joie ou de malheur. En général, il y a beaucoup des noms qui ont trait à la mort, à l'enterrement, à l'éloignement en raison des terribles ravages causés au sein de la population par la mortalité infantile. De nos jours, il y a de plus en plus de noms positifs comme [**kéwèléy**] « pour se réjouir ». Ceci s'explique par le recul de la mortalité infantile due aux conséquences des progrès scientifiques, notamment sur le plan de la médecine et du planning familial.

Deux noms propres sont spéciaux en cuvok car ils sont donnés aux enfants à l'issue de certaines cérémonies demandées lorsque chaque naissance d'une famille résulte en un mort-né. Quand des pareils cas se présentent, les couples nécessitent de consulter le forgeron qui leur prescrit l'organisation des cérémonies de chasse, soit à un oiseau de nom de « **mákòbà** » soit à un lézard de nom de « **màk"àl** ». Les rites sont opérés lorsque la femme est encore enceinte. Ceci consiste à attraper l'oiseau ou le lézard qu'on attache sur le ventre de la gravide pour quelques heures en respectant les rites appropriés. Tous les enfants qui naissent après une telle cérémonie ont une unique façon d'être nommés, sans distinction de sexe mais selon que l'on a eu à faire la cérémonie liée à l'oiseau ou au lézard.

Les noms propres ordinaires ont généralement un sens. Mais, il existe aussi des noms propres ordinaires qui n'ont pas de signification particulière, ou du moins au moment de son attribution à un enfant. C'est le cas des noms donnés en mémoire d'une personne qu'on admire à cause de ses actes. Il y a aussi de plus en plus une propension à donner les noms des parents aux enfants. Une enquête faite auprès de la population montre qu'il existe environ 250 noms propres, hommes et femmes confondus. Nous donnons en (1) et (2) quelques noms propres ordinaires avec leur signification.

1	Noms des hommes	signification
	Tàhbàj	une mauvaise personne
	Kè"dèléj	à brûler
	Kùsèmèj	où vas-tu ?
	Màmbèlàbàj	qui n'échappe pas
	Màfèmə	ce qui est devant
	Ndàhdzòvəj	esprits de l'au-delà
	Kèwèkè	séparer, singleton
	Kilèj	multiplier

24 Grammaire cuvok : une langue tchadique du Cameroun

Kàdámà	mon esclave
lútévèd'	viande de trou
Mátsh"à"ďòw	cadavre
Mádàbámá	il est allé où
Mákòbà	nom d'oiseau ?
Màk"ál	nom de lézard, enfant

2 Noms des femmes	signification
Kàdùwà	pour la dette
Witàbàj	maison royale
Kèďèfmèj	inconnue
Wàlibàj	inconnue
Kéèsèrèj	hilare
Méhìďèm	qui n'accouche que les filles
Mákòbà	nom d'oiseau?
Màk"ál	nom de lézard
Wìďzàváj	maison de la tombe
Kètèr"gèj	inconnue

2.1.3.2 Les noms propres honorifiques ou de glorification

Il y a deux paliers de glorification : le premier cas concerne la glorification (**mé"bédéj**) au niveau des clans (se référer à la section 2.1.4 pour l'étude des clans). Le deuxième palier est la glorification qui se fait au niveau des individus. Chaque personne dans la communauté porte un nom honorifique. Dans l'un ou l'autre cas on parle de la glorification (**mébàzènèj**). Au niveau des clans, le répertoire de termes de glorification correspond aux catégories claniques existantes. Pour un clan donné les usages sont codifiés de sorte que les femmes ont leurs termes de [**mébàzènèj**] et les hommes ont les leur. Il arrive rarement que le [**mébàzènèj**] désignant les femmes et les hommes soit le même pour un clan ou un sous clan donné. Beaucoup de personnes qualifient la glorification qui s'opère au niveau du clan d'authentique en comparaison à ce qui désigne les individus.

Au niveau des individus, la glorification est spécifique à chaque personne, ce qui fait dire à certaines personnes qu'elle est l'émanation d'une espèce de flagornerie, de flatterie pour obtenir une faveur de celui qui est ainsi glorifié. Le nom de gloire au niveau des individus est choisi par la famille. Cela se passe toujours après la cérémonie de choix du nom ordinaire du nouveau-né

Ces noms sont uniquement à usage intra-culturel. Lorsqu'une personne voudrait se présenter hors de sa culture, elle donne toujours son nom propre ordinaire car c'est

également celui-ci qui est porté sur les papiers officiels. Les noms de gloire n'ont de fonction qu'à l'intérieur de la communauté et son utilisation obéit à des règles propres à la société. Les noms de gloire portés par les femmes sont différents de ceux qu'on attribue aux hommes.

Les noms de gloire ne sont jamais répétés dans une famille. Il faut attendre souvent trois générations avant de redonner le même nom de gloire à un enfant. Tous les noms des gloires n'ont pas de sémantique particulière contrairement aux noms propres ordinaires. De même que les noms propres ordinaires, les noms de gloire sont aussi en nombre fini et sont autour de 200 termes, mâles et femelles inclus. Nous donnons une liste illustrative de ces noms dans le Tableau 2.2 ci-dessous.

Tableau 2.2 : Noms de gloire.

	Noms de gloire femmes		Noms de gloires hommes	
	Màtjà	Gátsàmà	Àrdjà	Bàtsòmàw
	Higàmà	Fèdfèkè	Gèzbèl	Gavàrà
	Hwàdmàts	Dèhwèdfè	Gàfbàj	Gàmàlà
	Dàhbàts	Dékèl	Dèkèlèj	Bizəŋgà
	Bàzdàj	Dákàts	Bingàts	Bitàts
	Bàstà	Dèdhèl	Bàkdâ	Binèh
	Bàrtsà	Màlkàdà	Bàłmàw	Gàłàk^w

Les noms de gloires ont donc une fonction honorifique tandis que les noms ordinaires jouent un rôle de présentation officielle. À l'intérieur de la communauté lorsqu'une personne utilise un type de nom pour vous interpeler, il faut absolument utiliser le nom du même ordre pour lui répondre. Cela signifie que si l'on est adressé par son [mèbəzənèj], on doit y répondre en utilisant le code de glorification. Si l'on est interpellé par le [mèzèlèj] « nom ordinaire » ou le [mè^mbèdfèj] « glorification clanique » qui sont des formes d'interpellations sociétales, il faut faire la même chose en retour.

Mais s'il arrive qu'on soit désigné par son nom de gloire, et que par hasard, on ne sache celui de l'interlocuteur (ce qui arrive fréquemment), alors, on répond positivement et puis on lui dit : « oui c'est bien que vous me glorifiez mais je ne connais pas la vôtre, pouvez-vous me le dire ? ». Et la personne va aussi gentiment décliner son identité honorifique. Parfois, certaines personnes ne déclinent pas leur nom de gloire, alors pour vite les amener à le faire l'on peut les glorifier par celui de leurs parents dans la suite de la conversation. En ce moment, ils vont vite se présenter pour éviter que d'être mal honorée.

2.1.3.3 Les noms propres des jumeaux

Les jumeaux **màwàsàj** sont des êtres spéciaux et très vénérés chez les Tchouvok tout comme un peu partout dans les traditions des peuples des monts Mandara (Vincent 2002). Pour les nommer, il existe un répertoire propre aux enfants issus d'une naissance gémellaire afin de les distinguer des enfants ordinaires. Les jumeaux qu'ils soient forgerons ou non-forgerons portent les mêmes noms de gloire et de glorification claniques que les personnes ordinaires.

Le répertoire des noms réservés aux jumeaux est très restreint et compte seulement 8 noms. On note que certains noms sont épicènes et sont attribués indifféremment du sexe. Nous donnons la liste exhaustive des noms des jumeaux dans le Tableau 2.3.

Tableau 2.3 : Noms de jumeaux

	Noms féminins	Noms neutres	Noms masculins
	Dùwàláj	Mátàsàj,	Màsàj
	Ìzàj	Málàj	Mézè
		Mádòsàl	Wàsà

Contrairement aux enfants ordinaires pour lesquels la cérémonie pour les nommer est organisée après un délai connu de tous, celle concernant les jumeaux dépend du cordon ombilical. Lorsque la famille constate qu'il est séché, on sort les jumeaux et on leur donne des noms. En général cela peut se passer après 3 ou 5 jours. Bien entendu, le choix du nom se fait après consultation du forgeron devin.

2.1.4 Les clans

Notre définition du mot clan se fait à l'intérieur de l'ethnie tchouvok. Le mot clan correspond ainsi à l'ensemble de personnes se réclamant d'un même ancêtre entre lesquelles le mariage n'est pas possible. Les clans se transmettent de père en fils et on fait toujours partie du clan de son père et non de sa mère. En termes de clans, nous distinguons des clans des **vàw**, « non-forgerons » et ceux des **mòkà**, « forgerons ». On dénombre ainsi plus de 23 clans chez les non forgerons et au moins 7 chez les forgerons. En principe, à chaque clan **vàw** devrait correspondre un clan **mòkà**, mais il y a beaucoup des clans **vàw** qui n'ont pas leur correspondance dans les clans de **mòkà** et sont ainsi obligés de recourir aux **mòkà** des autres clans pour leur survie dans la communauté. Parmi les clans des **mòkà**, deux sont le fruit du brassage de la population. Les deux clans **mòkà** qui se sont déplacés des pays mafa et mofu sont les **màgùrà Máfà** et les **màgùrà Mofu**. Aujourd'hui, ils forment des clans **mòkà** à part entière chez les Tchouvok. Le territoire tchouvok est occupé de façon à ne pas concentrer un même clan sur une même portion. Ainsi en se déplaçant d'un endroit à un autre, on rentre les personnes de différents clans. Au début, il y a eu des

regroupements par clans pour se défendre mais de nos jours, tout le monde vit en paix dans la communauté.

Nous allons présenter dans le Tableau 2.4 les différents clans au niveau des non-forgerons ou *váv*.

Tableau 2.4 : Clans des ‘váv’ ou non-forgeron.

Nom de clan	Nom de glorification clanique des hommes	Nom de glorification clanique des femmes
1. zàg^wàj tá-mètákàm	zàg^wàj	dòzàg^wàj
Sous-clans a. zàg ^w àj tá-màkəsàn b. zàg ^w àj té-jùbèj c. zàg ^w àj tá-zòbàk		
2. gèvàmòlɔ̀à	làg^wàw	dòlàg^wàw
Sous-clans a. gèvàmòlɔ̀à tá-làwnàm b. gèvàmòlɔ̀à tá-màg ^w àlà c. gèvàmòlɔ̀à tá-vàgàj d. gèvàmòlɔ̀à té-tèhfèlèŋ e. gèvàmòlɔ̀à tá-g ^w àlɔ̀dàj f. gèvàmòlɔ̀à té-mèdèj		
3. g^wàrbàŋ	tàk^wàw	dògàváv
Sous-clans a. g ^w àrbàŋ tá-bà ^m bàmàj b. g ^w àrbàŋ tá-màtər ^w gàlɔ̀à c. g ^w àrbàŋ tá-tàk ^w àw (tá zàg ^w àj)		
d. g ^w àrbàŋ tá-vàndàj	vàⁿdàj	dògàváv
4. màtàm	mázàj	dùgèdàl
Sous-clans a. màtàm tà-màstàbàj b. màtàm tà-wùzà		
5. vágàj	vágàj	dòvágàj
6. mékùfèj :	zàg^wàj	dòmàjàm
Sous-clans a. mékùfèj tá-mázàfà b. mékùfèj tá-pòlta c. mékùfèj tá-màjàm d. mékùfèj tá-zàgèdàj	làg^wàw	dòmàjàm

Nom de clan	Nom de glorification clanique des hommes	Nom de glorification clanique des femmes
8. rùwà Sous-clans a. rùwà té-wèl6èl b. rùwà tá-slawnàm (màtà gàzà) c. rùwà tá-màstàrùwà	màstàrùwà	màkàndàj
9. màjàm tá zàj	mázàj	dòlàng^wàw
10. màjàm té-léj	g^wàlɣdàj	dòg^wàlɣdàj
11. làr	mààlɣàm	dùzà
12. mìg^wàlòm Sous-clan a. ^m bàkòmàw	bìh^wèlèŋ	dòm^wh^wèlèŋ
13. dèrlèmèj Sous-clans a. dèrlèm tà-wizàj b. dèrlèm tà- ^g gèlàng c. dèrlèm tà-məlɣà	màlhəlàj	dàvìjà
	méndùwèl	wàt tá-ɣà dùzà
14. màlaj	zàg^wàj	dòmàjàm
15. zùnàm	médéj	dòmédéj
16. mégèlèŋ(1)	làg^wàw	dà^gà
17. mégèlèŋ(2)	táàháj	dà^gà
18. hùtùtkàlà	zàg^wàj	dòzàg^wàj
19. mà^gà	màlèhlàj	dà^gà
20. wàdògàzà	zàg^wàj	dògèjéj
21. mətàkàm tá-mùhùràw	tsùnàm	dòzàg^wàj
22. dèzàŋ(1)	zàg^wàj	dèzàŋ (vàw)
23. dèzàŋ(2)	g^wàlɣàj	dèzàŋ (vàw)

Ce Tableau 2.4 présente les clans des **vàw** avec leurs différents sous-clans. Notre inventaire fait ressortir 23 clans pour tout le village Tchouvok. Dans cette communauté, la règle de l'exogamie clanique est bien respectée. On note aussi qu'à l'intérieur des clans, les hommes et les femmes n'ont pas le même nom de glorification

clanique. Cette situation diffère de celle des autres peuples voisins⁶ dans lesquels le nom de glorification clanique des hommes est aussi celui des femmes.

Les sept clans des forgerons sont présentés dans le Tableau 2.5 ci-dessous. En dehors du clan de **màrijàm**, les autres clans des **mòlɔ̀** n'ont pas de sous-groupes claniques. Les noms de glorification clanique pour les hommes et pour les femmes sont aussi donnés dans le même tableau.

Tableau 2.5 : Clans des forgerons ou mòlɔ̀

Nom de clan	nom de glorification clanique des hommes	nom de glorification clanique des femmes
1. màrijàm Sous-clans a. màrijàm tá-wàlmàw b. màrijàm tá-g"àláj zè"ɔ̀g"èl	mèdɛ̀j	ɔ̀gàváv
2. mé"duwèl	wùt tá lɔ̀	ɔ̀vɔ̀
3. màtàm	tàk"àw	ɔ̀màtàm"òw
4. rùwà	màstàrùwà	màkà"dáj
5. zàg"áj tá-mètákàm	zàg"áj	ɔ̀láváj
6. màgùrà (Mofu)	màgùrà	ɔ̀gùrà
7. màgùrà (Mafa)	màgùrà	màgùrà

Deux clans des forgerons sont extérieurs, Mofu et Mafa.

Dans le Tableau 2.6 suivant nous présenterons chaque clan **mòlɔ̀** en relation avec les clans **vàw**. Ce Tableau 2.6 montre seulement 7 clans de **vàw** qui ont des correspondances chez les **mòlɔ̀**. Les deux clans **mòlɔ̀** issus des populations environnantes n'ont aucune pas d'équivalence chez les **vàw**.

Tableau 2.6 : Correspondance entre les vaw/mòlɔ̀

clans mòlɔ̀	clans de vàw correspondants
1. màrijàm	làr, gùrbáɔ̀

⁶ Les Mafa ne font pas de différence entre les clans des hommes et des femmes.

2. mé ⁿ dùwèl	dèrléméj, mékùfèj
3. màtàm	mátàm
4. rùwà	rùwà
5. zàg ⁿ àj tá-mètàkàm	zàg ⁿ àj
6. màgùrà (Mofu)	-----
7. màgùrà (Mafa)	-----

2.1.5 Mariage

Le mariage est essentiellement endogamique au caste. Ainsi le groupe forgeron ne doit que se marier et donner en mariage à l'intérieur de son caste. Les non-forgerons de leur côté aussi sont tenus d'épouser ou de marier leurs filles qu'à l'intérieur de leur appartenance endogamique. Le mariage entre un Tchouvok et un non-Tchouvok est possible et se passe généralement avec les Mofu-Gudur. Comme la société mofu est divisée d'une manière analogue à celle des Tchouvok, un forgeron Tchouvok ne peut se marier à un nom de glorification clanique que s'il s'agit d'un forgeron. La même chose s'applique au non-forgerons. Il est très rare de voir des mariages entre les Mafa et les Tchouvok, mais il y a quelques cas d'union qui respectent toujours la division en caste. Cette pratique a des conséquences notables sur la démographique et la préservation de chaque caste. Ainsi, comme les forgerons sont très minoritaires chez les Tchouvok et même parmi les peuples environnants, leur nombre n'atteindra jamais celui des non-forgerons.

La pratique de la polygamie n'est pas un fait étrange chez les Tchouvok. Elle existe encore avec des hommes qui peuvent prendre 3 ou plus de femmes. Cependant l'introduction du christianisme, de certains courants dits d'émancipation des femmes et les difficultés pour les hommes à entretenir plusieurs femmes contribuent à un changement de mœurs et les mariages monogamiques sont de plus en plus pratiqués. Les jeunes d'aujourd'hui sont préoccupés par la taille d'une famille dont ils sont capables de nourrir. Autrefois, les unions entre les jeunes étaient des arrangements impliquant des négociations entre les deux familles. Aussi, la famille du garçon pouvait-elle payer la dot en avance. Mais de nos jours le brassage avec d'autres peuples et le changement des mentalités ont fait en sorte que le mariage ne soit plus strictement sous le joug de la tradition. Pour se marier, les jeunes garçons procèdent de plus en plus par enlèvement après des arrangements entre la jeune fille et le jeune homme. L'enlèvement est le mariage dans le cas où les parents de la fille ne sont pas explicitement mis au courant des projets. Ceci peut avoir diverses raisons : il peut arriver des cas où les parents, pour une raison qui leur est propre, s'opposent à la volonté de leur progéniture, fille comme garçon. L'autre motif d'enlèvement est l'incapacité pour le garçon de verser la dot. Pour contrecarrer ces contraires, le garçon s'arrange avec la fille et les deux quittent furtivement le village en direction des

grandes villes comme Maroua, Garoua ou Yaoundé. De fois, les deux ne quittent pas le village, mais dès que la fille est enlevée, le garçon organise une sorte de mariage traditionnelle dans la nuit de l'enlèvement pour établir des relations sexuelles avec la fille faisant d'elle sa femme selon la tradition. Après, le jeune homme met tout simplement sa famille devant un fait accompli, laquelle famille doit déléguer une personne pour porter la nouvelle à la famille d'en face, généralement au lendemain de l'acte d'enlèvement. Pendant cette visite, il arrive que les deux familles s'entendent sur la dot à payer. De fois, cela s'achève très mal et la belle-famille refuse de reconnaître l'auteur du « rapt » comme leur gendre et exige même qu'on ramène la jeune fille.

Quand l'issue des discussions est favorable, le futur gendre s'engage à payer la dot selon les exigences des parents de la fille. La tradition exige que la dot soit payée en nature, en donnant des chèvres ou des moutons. En plus des animaux offerts, le gendre doit aussi inviter ses amis pour aller aider sa belle-famille dans les travaux champêtres afin de suppléer à l'absence de la fille. L'âge de mariage varie entre 15 et 18 ans pour les filles et 18 et 22 ans pour les garçons. Le jeune qui se marie doit passer un ou deux ans de transition dans la maison de ses parents avec sa femme. Ce temps leur permet de se préparer pour fonder leur foyer à eux comme nouveau couple. Après ce séjour chez les parents du garçon, son père va leur montrer un terrain sur lequel ils peuvent construire leur case. Il faut noter que de nos jours, certains garçons prennent leur femme et l'amènent directement dans leur maison lorsqu'ils sont installés en ville. Le mariage n'est pas toujours scellé par un document ou un acte de mariage. Il est juste un acte de faite reconnu par les membres de la société. De plus en plus, il y a des mariages qui se célèbrent à l'aide des secrétaires d'état-civil mais ce sont encore des cas isolés. La plupart des personnes au village n'ont pas l'acte de naissance et ne peuvent prétendre à l'acte de mariage dont ils ne savent pas l'importance. Les mariages sont simplement des accords verbaux entre les familles.

Il n'est pas rare de voir des cas de divorce chez les Tchouvok. Celui-ci n'est pas prononcé par une juridiction quelconque tout comme le mariage lui-même ne l'était lors de sa contraction. Il y a divorce lorsque la mariée décide de rentrer chez ses parents ou bien lorsque le mari renvoie sa femme pour une raison ou une autre. Dans le cas où c'est la femme qui décide de partir chez ses parents, elle n'avertit jamais son mari. Elle attend en général jusqu'à ce que ce dernier et les autres membres de la famille dorment et elle se soustrait de la maison. Dans tous les cas, avant de considérer que le divorce soit prononcé, les deux familles doivent se réunir aux fins de savoir les motifs de leur différence. Quand la situation est irréversible, le mari abandonné doit attendre que la femme se remarie avant d'espérer recevoir le remboursement éventuel de la dot qu'il a payée.

2.2 Pratiques religieuses et culturelles

Comme dans toutes les populations qui arpentent les monts Mandara, les pratiques magico-spirituelles de la communauté tchouvok sont partagées entre trois courants religieux.

2.2.1 La religion traditionnelle

Chez les Tchouvok, le forgeron (**màlǵà**) est au centre des pratiques magico-religieuses. C'est lui qui conçoit les différentes poteries **mbàt** qui représentent les âmes des défunts et qui sont réservées à la vénération due aux ancêtres. C'est également le forgeron qui identifie les endroits où les poteries doivent être gardées et qui décide sur les sacrifices à leur offrir. Les adeptes de cette religion croient en un grand dieu qu'ils désignent par **ǵàváj**. Pour eux, il n'y a pas de différence entre dieu et ciel. Ils admettent aussi l'existence et le pouvoir des petits dieux, dont ils pensent que **ǵàváj** est le chef. Ils les appellent **ǵàv háj**. Ainsi, pour communiquer avec ces différents dieux, ils croient que la voie la plus indiquée est celle à travers l'esprit des ancêtres qui sont supposés très proches des êtres spirituels. C'est pour cela que lorsque le forgeron est consulté pour une situation, il interroge les esprits pour savoir les raisons du malheur exprimé ou redouté. Quand celui-ci pense savoir exactement ce qu'il faut faire, alors il fait des recommandations pour faire le sacrifice au **mbàt** approprié afin de conjurer l'esprit de mal ou d'invoquer l'esprit de protection.

Le **mbàt** désigne un pot sacrificiel fabriqué pendant une semaine des cérémonies de funérailles par la femme du forgeron. Le pot est remis à la famille du défunt le jour même des funérailles. Il représente l'esprit de la personne adulte décédée. En fonction du sexe du défunt on peut avoir des poteries différentes. Ainsi pour les hommes, nous avons un type de poterie appelé **pápán** et pour les femmes un autre type, appelé **mámán**. La poterie est confiée à la personne chargée d'honorer la mémoire du défunt, généralement le premier fils ou la première fille.

Les funérailles sont des moments très importants car elles permettent de mettre fin à l'errance de l'esprit du disparu. D'après la tradition chez les Tchouvok telle expliquée par nos informateurs, lorsqu'une personne meurt, elle devient esprit et erre sur terre jusqu'au jour où des funérailles sont organisées en son honneur, synonyme de sa mise en route pour le monde des esprits. La cérémonie des funérailles en cuvok se dit **pàts**, « chasser ». Selon nos informateurs, si une personne ne reçoit pas cette cérémonie, son esprit va passer son temps à se promener sur terre sans jamais atteindre le monde de l'au-delà. Après tous les sacrifices relatifs aux funérailles, des consignes sont prodigués à la famille pour la garde de la poterie. Elle est en général conservée dans un champ qui appartient à la famille sous un arbre ou dans une grotte.

La religion traditionnelle est en nette régression de nos jours car elle subit les affres du christianisme et de l'islam. L'ouverture aux autres idées reçues à travers le contact

avec les autres peuples est un autre facteur qui constitue un frein significatif à la transmission des valeurs traditionnelles dans cette communauté. Ainsi, on constate qu'il y a des personnes, en majorité les plus jeunes, qui n'ont pas été emportés par le christianisme ou l'islam mais qui refusent de continuer ce que les parents leur ont légué au profit de certaines considérations dites « modernistes ». De nos jours, les adeptes de la religion traditionnelle sont en majorité des personnes âgées. Il y a encore quelques jeunes qui grandissent dans des familles où elle est pratiquée et sont initiés par les parents. Cela donne un peu de leur espoir quant à la possibilité de sa transmission à la génération future.

2.2.2 Christianisme

Selon, les informations recueillies sur place et non documentées, la première église à s'installer chez les Tchouvok (en 1968) était l'Union des Eglises au Nord-Cameroun (UEENC) devenue Union des Eglises Evangéliques au Cameroun (UEEC) en 1998. Le tout premier évangéliste issu de la communauté tchouvok a été formé comme missionnaire en langue mafa à l'école biblique de Soulédé, une localité mafa située à une quinzaine de kilomètres de Tchouvok. Il s'appelait Képtévéď Pierre et il a été président du comité de langue avant son décès survenu en avril 2009. Il a beaucoup contribué au développement de sa langue et est parmi les pionniers du projet de la traduction de la Bible et d'alphabétisation qui a démarré en 2007. Avant lui, tous les évangélistes qui ont travaillé chez les Tchouvok ont été des Mafa et le culte se déroulait en mafa ou en fulfulde avec une interprétation orale en cuvok.

L'église catholique était la deuxième à s'installer chez les Tchouvok. Selon les informations recueillies à la paroisse catholique à Zamay, elle a été introduite dans les années 1990 et se trouve aujourd'hui dans 4 localités tchouvok qui sont **Zèbèlè**, **Wisàmbàk**, **Mèklèk** et **Máyò Sá'ngé**. La dernière et troisième dénomination introduite dans la communauté est l'Union des Eglises Baptistes au Cameroun (UEBC). Elle est seulement présente dans deux quartiers **Wimálàj** et **Wámpà** en majorité peuplés de Mofu. Cette dénomination a commencé avec des évangélistes qui sont des Mofus. **Wimálàj** et **Wámpà** sont à proximité des villages mofu où l'église baptiste est la principale dénomination.

L'UEEC a été introduite chez les Tchouvok par des personnes mafa et plusieurs évangélistes qui s'y sont succédé ont été des Mafa. Le tout premier évangéliste en pays tchouvok fut Caleb Ndoufta qui avait commencé la première église à "dùrèj" en 1970. En ce moment, il y a sept églises UEEC dans la zone tchouvok. La paroisse se trouve à Médèrè, un quartier administrativement tchouvok mais peuplé en majorité des Mofus. La plus grande église en milieu tchouvok se trouve à "dùrèj" avec à sa tête un pasteur mafa du nom de Gaidi Barthelemy. L'évangile a été introduit très tardivement chez ce peuple et jusqu'aujourd'hui ils n'ont pas eu un fils qui soit formé

pasteur. Nous pouvons citer tous les évangélistes qui sont issus de cette communauté car nous les avons tous connu : **Képtévéď** Pierre, **Pàdháwá** Albert, Amadou Ruben, **Tàhbàj** Pierre, **Kàldà** Benjamin et **dzédzèj** David.

De nos jours, les Tchouvok chrétiens lisent la Bible soit en fulfulde, soit en mafa soit en français car elle n'a pas encore été traduite dans leur langue maternelle. Depuis octobre 2007, CABTAL, une association camerounaise, a commencé d'entreprendre un projet pour la traduction de la Bible en cuvok Nous avons l'insigne honneur de faire œuvre de pionnier en le commençant. L'Évangile selon Luc a été traduit en cuvok et dédié le 30 avril 2014.

2.2.3 Islam

L'islam a été introduit dans la zone des monts Mandara par les conquérants peuls au XIX^{ème} siècle (Eldridge Mohammadou 1982), mais les Tchouvok n'ont pas répondu favorablement à cet appel. Selon la tradition orale, les Tchouvok ont mené une farouche résistance comme l'ont fait leurs voisins les Mafa et se sont repliés dans la montagne de **mág"àdzaràj**. Cette montagne surplombe le territoire tchouvok et, leur a servi de refuge stratégique pendant la période de l'islamisation forcée qu'a connue la région des monts mandara menée par les conquérants Rabat et ses adeptes (Eldridge idem). C'est seulement dans la deuxième moitié du 20^e siècle que l'islam a pris racine chez les Tchouvok. La première génération des musulmans sont encore vivants à l'instar du grand chef traditionnel **Mátsəh"à"dáw Mánvəhà** qui lui-même est un converti du christianisme. Il a remplacé au trône son père mort en 1980 et il s'est converti à l'islam, ce qui lui permit de ressembler au lamido de Mokolo à qui il rend compte dans l'exercice de son pouvoir. Il a changé son nom en Hamadou lorsqu'il se convertit à l'islam.

Aujourd'hui, on peut compter quelque 42 familles musulmanes à Tchouvok qui se trouvent en grande partie à Ndurey, le quartier où réside le chef. Comparés à ceux qui se sont convertis au christianisme, ils sont minoritaires. Il y a une seule mosquée qui est construite près de la maison du même chef et tous les musulmans des autres quartiers s'y rendent pour la prière de Vendredi. En dehors du village Ndurey, il y a aussi quelques musulmans à Máyò Sá'gé. Dans ce village tous les musulmans sont des Peuls qui s'y sont établis pendant la période de sédentarisation des bergers peuls autour des années 1830. Ces derniers ne parlent pas cuvok mais le fulfulde.



Image 1 : Lawan Hamadou (chef musulman et Ndokobai, photo 2015)

En somme, ce qu'il faut noter pour s'en féliciter c'est que toutes les trois pratiques religieuses cohabitent pacifiquement au sein de cette communauté. Un chef de confession musulmane a dirigé ce peuple depuis près de quarante ans sans heurt.

2.3 Le rôle des forgerons dans la société tchouvok

Les forgerons sont des véritables artisans qui fabriquent les instruments pour l'agriculture, l'élevage, la pêche et la chasse. Parmi ces instruments, il y a les houes, les machettes, les faucilles, les haches, les arcs et les flèches. L'armement de combat pendant les temps où les guerres tribales sévissaient encore dans la zone, était fabriqué par les forgerons : ce sont les carquois, les flèches, le bouclier, la cuirasse et plusieurs autres objets nécessaires. C'est aux forgerons que revient également la charge de promouvoir la culture par la fabrication des instruments de musique : tambour, flûte, sonnailles, guitare.

Le forgeron est également le docteur de la communauté à qui revient la charge de prescrire ce qu'il faut faire lorsqu'une personne est malade. C'est également lui qui fait des sacrifices de purification pour chasser le mauvais sort ou la maladie.

Lors des cérémonies funéraires, les forgerons jouent un rôle capital. Selon nos informateurs, tous les forgerons naissent sans exception avec une prédisposition pour l'exercice des pouvoirs surnaturels, cependant, nous avons noté dans la communauté que certaines fonctions sont remplies uniquement par des forgerons « spécialisés ». Il s'agit des domaines qui concernent la forge, l'accouchement et la divination pour lesquels nous avons observé un faible pourcentage des forgerons qui les pratiquent. Nos sources indiquent que ce sont là des domaines pour lesquels, ils ont, en plus des prédispositions, besoins de l'apprentissage. La rareté des spécialistes de ces fonctions est due au fait que de nos jours, beaucoup des forgerons effectuent des voyages hors de la communauté, chose qui ne leur permet pas de se faire initier auprès des spécialistes. Par contre, les fonctions de potières sont jouées par toutes les femmes forgerons. Les forgerons jouent ainsi un grand rôle à la fois dans le monde visible (2.3.1) et dans le monde invisible (2.3.2).

2.3.1 Rôle de forgeron dans le monde visible

Le forgeron maîtrise un savoir qu'il transmet de génération en génération. Son expertise est reconnue dans la communauté en ce qui concerne la recherche du fer et sa transformation, le travail de la poterie ou l'art céramique à travers sa femme, la médecine traditionnelle grâce à sa connaissance des plantes médicinales. Le forgeron est un acteur principal de l'amélioration de la vie quotidienne de la communauté. Comme disait Podleskwi (1966) l'appellation de forgeron même est très insuffisante car en plus du travail de la forge, ils jouent d'autres rôles dont le principal reste et demeure celui d'inhumer les personnes décédées, c'est d'ailleurs ce rôle de fossoyeur qui fait de lui un être à part, craint et considéré comme détenteur de pouvoirs magico-spirituels.

De plus en plus les forgerons pratiquent l'agriculture grâce à leurs femmes et leurs enfants même si les hommes sont souvent occupés pour soit l'enterrement, soit pour une séance de divination ou de sacrifice.

2.3.1.1 *Le travail du fer, mɛ̀v̀ǹd̀ɛ̀j*

Le travail du fer constitue un dénominateur commun entre les forgerons des sociétés préindustrielles (Podlewski 1966, David 2012b, Van Beek (1987). Dans les monts Mandara en général, la situation traditionnelle consistait pour les forgerons à chercher le fer eux-mêmes ; l'époque de la ferraille est une situation très récente. Le minerai était ainsi obtenu dans le Nord du Cameroun par sa séparation d'avec les eaux sableuses des ruisseaux. Le minerai était obtenu un peu partout par excavation peu profonde d'environ un mètre de profondeur. Il est difficile de situer l'apparition du travail du fer chez les Tchouvok. La transformation du fer connaît plusieurs étapes :

La fonte

Le travail de la fonte a disparu de nos jours. La fonte consistait en la transformation d'un minerai appelé **m̀z̀ɛ̀w**. L'origine de ce processus en pays Tchouvok remonte à une époque très ancienne et personne n'est à mesure de dire exactement le moment de son introduction. Nos entretiens avec les forgerons montrent que ces derniers en ont une connaissance assez vague même si certains éprouvent cependant de la joie à la décrire. La disponibilité du fer de nos jours a pris le dessus sur la fonte.

La transformation du fer dans la forge (jɪ̀kɛ̀)

La transformation de boules de métal ou de bouts de ferraille en outils divers est une activité encore très prisée par les forgerons Tchouvok. Le travail de la forge est une activité qui se fait en groupe. Le forgeron se fait toujours assister soit par ses enfants ou par d'autres enfants forgerons qui veulent apprendre le métier. Pendant que les assistants manipulent les soufflets, le forgeron principal se tient derrière l'enclume principale pour marteler le fer. Le plus souvent, les clients peuvent aider les forgerons dans la tâche de fabrication des outils.

La forge (**jɪ̀kɛ̀**) se trouve généralement en retrait de la concession principale. Elle est une case grossièrement construite avec de grosses pierres, ouverte par une petite ouverture par laquelle on y pénètre dans une position courbée ou accroupie, et avec des petits trous expressément laissés entre les pierres qui laissent passer l'air et la fumée. Le toit est généralement recouvert de chaume de mil et de la paille tissée.



Image 2 : Le forgeron et son fils à l'intérieur de la forge

Le sacrifice d'inauguration d'une forge constitue l'un de grands moments de la manifestation des pouvoirs magico-spirituels du forgeron. Lorsque le forgeron a fini de construire sa forge, il doit organiser une cérémonie de bénédiction de son atelier pour éviter des accidents de travail. Cette cérémonie permet ainsi de consacrer et de singulariser cet endroit, où seul le forgeron aura la latitude d'y travailler. Les éléments purificateurs sont la bière à base du mil, un coq ou la farine de mil dans certains cas. Le sacrifice du poulet consiste à verser le sang sur le **sàk"àt**, la grosse pierre se trouvant dans la forge et puis sur le **"dòvâl**, outil en fer ou caillou qui permet de donner une forme au fer en transformation. La cérémonie de libation est ainsi conduite par le forgeron propriétaire du lieu. Après avoir égorgé le poulet et aspergé le sang sur les matériels du travail, la bière du mil, à cause de sa vertu purificatrice, est versée à la terre. Le forgeron utilise des formules fixes et fait des récitals de genre :

àhá já váká dzòṅ né-féj ká rà pàlàáwá ma tá-má"ḡò méłḡòr má"bòlá àná, dzèné é té-"ḡò jéjbáj

« Voici ces choses que je te donne pour que tu me libères pour travailler dans de bonnes conditions. Fais-en sorte que les malheurs soient enlevés de cet endroit et que je ne sois blessé par mes matériels de travail. »

En cas de manque de la bière ou de la farine de mil, ce qui est très rare, l'on doit aller dans une forge déjà inaugurée et on prend la cendre qu'on mélange avec de l'eau puis, on fait la prière en disant :

já àvǎ ɖʒènè ábàj, àmá ɖʒèn jéj

« Je n'ai rien mais voilà, aide-moi ».

Cette cérémonie traduit la vision du monde du peuple Tchouvok qui croit fermement au pouvoir mystique du forgeron à qui il doit total respect.

La production d'un forgeron dépend du besoin exprimé sur le marché. Il arrive souvent qu'une personne désire faire réparer ses outils (houes, faucilles, haches, etc...), alors elle avise le forgeron qui lui fixe un rendez-vous.



Image 3 : Le forgeron montre le produit de son travail aux clients

Une gamme variée d'objets selon leur usage ou leur utilité en fonction des domaines d'activités sont fabriqués par le forgeron. Le Tableau 2.7 fait un inventaire des objets fabriqués par le forgeron.

Tableau 2.7 : Les produits du travail du forgeron

produits en vente	définition et rôle
dzànj	hache pour fendre le bois
fáfár làg^wàj	fer qu'on attache autour des reins des enfants pour empêcher la fuite des aliments
hàv	flèche
kàmkàm	piège à rat
k^wàlà	pipe
ḷàbà	houe utilisé dans le labour des champs
mànòkòlàk	gamme de flûte
mà^hgàts	pince de forge
mátəh^wàj	faucille
màtsàl	burin
máwàzà-wàzà	grande faucille
màwùlà mátəh^wàj	faucille de taille moyenne
métəŋ	briquet traditionnel
métfèd	pince
ⁿdòvəl	marteau en pierre
ⁿdzəlàj (tá-màwàsàj)	bracelet des jumeaux
ⁿdzəlàj tá-hətəŋ	bracelet au nez
^hgùlàj	sonnaillles
^hg^wázijà mátəhwàj	petite faucille servant à couper les herbes
pədək^w	lame de rasoir traditionnel
sàsùwàr	outil de chasse à souris
sə^wbàŋ	aiguille à calebasse
lòrəm	flûte
tàràl	objet de parure au rein des femmes
tʃék^wəl	semoir.
vəlám	aiguille pour coudre le cadavre
wəʃ	couteau
wétfəŋ	couteau de jet en forme de faucille (danse)
zək^w	fer de lance

La plupart des objets produits servent dans les différents domaines de la vie comme l'agriculture, la sculpture, la forge, la parade. De nos jours, à cause de l'importation et des changements des usages, seuls les outils de travail de l'agriculture sont encore produits par les forgerons. Certains imitent également les articles importés tels que les moules, les foyers améliorés, réchauds, fours, charrues, seaux qui sont largement utilisés dans la communauté.

2.3.1.2 *Le travail de la poterie, mëléméj*

Si la forge ou le travail de fer est une exclusivité de l'homme, la femme forgeron peut être présentée dans la société comme une spécialiste de la céramique. Dès son jeune âge, elle passe de longs moments à regarder travailler sa mère pendant qu'elle modèle et façonne aussi quelques objets grossiers avec des débris d'argile ramassés dans les décombres ou donnés par sa mère. A seize ans, la fille, tout comme sa mère, devient apte et à mesure de restituer à peu près toutes les formes de poteries en utilisation.

Le travail de la poterie se décline en plusieurs étapes parmi lesquelles la recherche de l'argile, sa préparation, le façonnage la phase de la cuisson.



Image 4 : Jeune fille forgeron en train de fabriquer les grands pots

La recherche de l'argile ou matière première constitue un moment capital en vue de la fabrication des objets en poterie. Il s'agit dans cette première étape d'aller chercher de l'argile, **rəbəl** partout où cela est possible. Les femmes et les filles parcourent souvent de très longues distances après avoir identifié son emplacement.

Le travail de creusage de l'argile est très organisé. Lorsque les femmes arrivent à l'endroit où il y a assez d'argile dans le sol, et seules les femmes des forgerons peuvent faire cette détection, un groupe de femmes se mettent à creuser. Après un moment,

42 Grammaire cuvok : une langue tchadique du Cameroun

celles qui creusaient vont sortir du trou et demander, soit à leurs filles, soit à des collègues de ramasser ce qui a été creusé. Ces femmes ramassent l'argile, qu'elles transportent sur leur tête jusqu'à leur domicile. Arrivées à la maison, elles aménagent des espaces, généralement sur des nappes de rocher pour apprêter l'argile. Une autre catégorie de femmes préfère pétrir leur argile non loin de l'endroit où elles en déterrent. Pour ces dernières il s'agit de travailler leur argile sur place et ne ramener que le produit, déjà prêt pour la fabrication des diverses poteries.

Après avoir obtenu de l'argile, il faut la rendre utilisable. L'argile est transportée dans des endroits aménagés où elle est mélangée avec de l'eau. Les femmes prennent la peine de verser leur argile sur un rocher pour éviter d'avoir un mauvais résultat. L'eau sert à la ramollir et les jeunes filles sont généralement en rescousse à piétiner l'argile pour obtenir un ensemble pâteux.

Le processus de pétrification comporte les étapes suivantes :

- mélange de l'argile avec de l'eau sur un endroit bien aménagé (rocher).
- les dameuses se mettent à danser sur l'argile pour obtenir une patte homogène.
- les femmes coupent la masse pâteuse en morceaux.

Après cette étape de préparation, la potière apprête également un support, il s'agit d'un récipient qui permet d'éviter que l'argile n'entre en contact avec des matériaux indésirables (terre ou sable par exemple) ou que l'article ne se déforme lorsqu'on le déplace. Pour ce faire la femme forgeron prend soin de mettre une épaisse couche de cendre sur le support qui sert également à faire pivoter le récipient en cours de façonnage.



Image 5 : Travail à l'atelier

La finition

Pour fabriquer une marmite ou un pot en argile, la principale matière est la pâte d'argile qui est bien consolidée. Alors toute la quantité nécessaire est placée dans l'atelier des femmes de forgerons. Lorsque tous les ingrédients nécessaires sont placés près d'elle, la femme de forgeron commence par utiliser le **tùwà**. Il est fait en bois sculpté et sert à poser l'objet en fabrication. Elle le place par terre et le remplit avec de la pâte d'argile. Puis, elle prend le **má"gàjàm** qui est une poudre qu'on utilise pour éviter que l'argile ne se colle sur le tronc d'arbre qui sert de récipient pour conserver l'argile dans l'atelier de la potière. Le **máàtàm** est ainsi sollicité pour rendre l'argile utilisable pour la fabrication des objets voulus. Le **máàtàm** est un petit pilon en terre cuite qui permet à la potière d'apprêter la pâte d'argile nécessaire à la fabrication des objets souhaités.

En général, la potière peut fabriquer deux ou trois grandes cruches par jour. Pour réaliser certains objets comme le grand canari, il faut deux femmes pour s'entraider.

Lorsqu'un objet est fabriqué, la femme du forgeron utilise certains outils pour son ornement. Ainsi, nous pouvons citer parmi autres : **mévòrlè** et **mà"dàhùròm**. Dans la décoration, le **mévòrlè** est un fil d'ornement qui laisse des traits en lignes brisées sur l'objet réalisé. Quant au produit appelé **mà"dàhùròm**, il sert à lisser l'extérieur de l'objet en question. La décoration varie en fonction des objets réalisés. Quand il s'agit de cruches, on ajoute une autre qualité d'argile appelée **mádzàbàñ** qui est de couleur rose et est mise en couche à l'intérieur de la cruche. On peut aussi utiliser l'huile de caïcedrat qu'on associe à un autre produit appelé **mátàgàdzùwáj**, un type d'argile fine qui sert à rendre l'objet lisse et bien présentable.



Image 6 : Séance de finition

Après avoir terminé la fabrication d'un objet, les femmes forgerons demandent généralement aux petites filles qui apprennent le travail de procéder à l'embellissement de celui-ci. Cette phase consiste à travailler les parois de l'objet pour donner au récipient ses caractéristiques géométriques finales.

La cuisson des objets fabriqués

La décoration finie, les objets sont laissés au soleil pendant une semaine pour qu'ils sèchent en vue de la dernière étape qui consiste à faire une sorte de fourneau pour leur cuisson par tas à un endroit appelé **wùrèk**. Pour cuire les produits de la poterie, on creuse un vaste trou à l'endroit choisi. Puis on y met tous les objets que l'on voudrait solidifier. Ensuite, on utilise les bouses de bœufs et des brindilles ou tiges de mil et de coton pour couvrir tout le tas. Au moment d'assembler les pots pour cette étape, on commence par placer les grosses cruches, puis on y ajoute les petits au-dessus. On fait ainsi une espèce de toiture avec les tiges et la paille en forme de case. Ensuite la potière va sur la grande route du village et ramasse de la terre qu'elle vient verser tout autour de l'amas ainsi formé. Pour la femme de forgeron, ramasser la terre sur la grande route symbolise la destruction de l'esprit de mal qui peut chercher à détruire ses œuvres. Ceci traduit la vision du monde de ce peuple qui pense que tout ce qui arrive du mal porte la marque d'un mauvais esprit qui vient des personnes qui ne veulent pas le progrès des autres. Elle ramasse aussi de la terre de la fourmilière qu'elle jette près du

tas qui sera bientôt brûlé. Quand toute cette cérémonie de **máwàwàl-mà té-méⁿdèlèj** purification et de bénédictions de l'œuvre de ses mains est terminée, elle prononce la parole suite :

Dàhá là^gwà dà-pá fá sò, dà-d-àk-àtá kàd vòdà á làdá mélé^{méj} á-dfaw dè ⁿdèl má^mbàlá àná

« Que les mauvais esprits sortent et que mes objets brûlent sans se casser ! ».

La cérémonie consiste en un discours monologal au sujet des mauvais esprits (**là^gwà**). Cette parole est en fait un souhait pour que les objets fabriqués subissent cette dernière étape sans problème car il arrive souvent que beaucoup de produits en poterie ne brûlent pas bien, soit parce qu'ils finissent par se casser au feu, soit ils se noircissent et deviennent des pots de mauvaise qualité qui ne trouveront pas de preneurs au marché.

Quand tout est prêt pour être brûlé, la potière allume le feu qu'elle met au tas qui contient ses produits. Puis, elle soulève les deux mains en l'air en montrant deux doigts de chaque main vers le firmament en signe de demande pour que le volume du feu monte tout droit sans causer de problèmes à côté. Rien n'est fait au hasard, il s'agit également de l'expression de la croyance aux esprits. Elle maintient ses mains et tous ses doigts en l'air jusqu'à ce que le feu puisse baisser d'intensité. Les mains levées vers le ciel sont l'expression de la supplication faite à **ḡàváj**, le dieu suprême, pour la protection des objets qui font l'objet de cuisson. Lorsqu'elle s'aperçoit que tout a bien brûlé, elle rentre et attend le matin pour le dépouillement avec l'arrivée d'éventuels clients qui auront aperçu le feu monter la veille.

Le prix des poteries varie suivant leur dimension et surtout selon l'usage qu'on en fait. La poterie constitue de nos jours l'activité lucrative par excellence pour la femme forgeron.

On peut dénombrer plusieurs types de poteries selon leur utilisation :

- Les poteries magico-religieuses.

Les poteries **ságàm** et **^mbàt** représentent les âmes des ascendants. Pour les jumeaux, il y a deux poteries, appelées **méj^fèrèj**, qui représentent leur esprit même quand ils sont vivants car les parents des jumeaux doivent souvent faire des sacrifices pour les calmer en raison du fait que les jumeaux sont considérés comme des êtres aux pouvoirs magiques poussés. Le **fàtè** représente l'esprit d'un grand parent. Le **dà^r ^mbàt**, pot sacrificiel, représente l'esprit du père ou de la mère dans lequel on met la bière du mil.

pendant la fête traditionnelle. Les poteries appelées **mámán** et **pápán** représentent les esprits des parents auxquels les enfants sont chargés d'offrir de sacrifice selon le rythme commandé par le forgeron. Il y a aussi le **ˀbàt gùlà** qui représente le mauvais esprit toujours à l'origine de la mort d'une jeune personne, car l'idée répandue dans la communauté c'est que la mort naturelle est réservée aux vieilles personnes. La poterie **ˀbàt gùlà** n'est donc pas liée à une personne spécifique mais à un esprit hors-humain. D'autres poteries représentent des esprits non humains mais divins comme **màpàlàw**, poterie placée devant la maisonnée à droite ayant pour rôle de protéger toute la concession. **vèdvèr tá-dàw** est une poterie placée près du grenier dans chaque maison pour veiller sur la provision de mil. Les démons ou esprits mauvais ne sont pas représentés à l'aide de poteries sauf pour **ˀbàt gùlà**, mais désignés parmi les rochers ou les endroits marécageux auxquels des sacrifices sont occasionnellement offerts.



Image 7 : Ságàm (photo de l'auteur, janvier 2015)

- Les poteries pour la cuisson des aliments et les conserveries.

Elles concernent la marmite pour la boule de mil **wùfédèf** d'une capacité d'au moins dix litres, pour la sauce, **wùfélèk**, un peu plus petit que la première et pouvant atteindre cinq litres de capacité, pour préparer la viande par le père de famille (**wùfélèk méejèk**),

d'une capacité d'au moins douze litres, les poteries servant de plats pour les repas : assiettes à couscous (**g^wag^wáj**) de trois à quatre litres, assiettes pour la sauce (**gà^wdàf**) d'une capacité de deux litres, et les poteries pour partager la viande entre les membres d'une famille, **gélpè** ou **gálǎbà** pouvant contenir cinq à sept litres.

Il existe également des poteries pour conserver les aliments : **jəŋ tá-kəfà** ou **hàdzàŋ** (marmite servant à conserver la farine du mil) pouvant prendre vingt-cinq litres, **tək^wér tá-màl** pour conserver l'huile traditionnelle d'une capacité d'au plus trois litres. La poterie **ǎjék^wérdé** est un canari utilisé pour mélanger la pâte de sésame et de haricot en vue d'obtenir une mixture servant de d'ingrédients pour la sauce. Cette poterie est maintenue hermétiquement fermée pendant plusieurs mois pour permettre à ce mélange de produire le goût recherché pour la sauce. Elle peut contenir dix litres. Une autre catégorie de poteries est utilisée pour la conservation du mil dans le grenier. Ce sont les poteries désignées par **kàlám** qui mesurent 2m sur 2m, **má^wgàláv** 3m sur 2 m et qui servent à fermer le grenier.

- Les poteries pour les liquides.

Il y en a de toutes sortes ; on peut avoir entre autres : la cruche servant à transporter l'eau de la source **jéf tá-mátàd jàm** pouvant contenir quarante litres, le grand canari servant de réservoir d'eau, **má^wgám tá-jàm** d'une capacité de plus de cent litres, l'abreuvoir pour le bœuf, **gàgàj tá-jàm** d'une capacité de dix litres, la cruche servant à faire fermenter la bière de mil, **jéf** ou **hàdzàŋ** d'au moins 25 litres.

- Les poteries à but technique.

Dans cette catégorie, il y a la poterie appelée **ǎjəh^wtéd** (passoire servant de filtre dans la fabrication de la potasse).

2.3.1.3 *Le forgeron et l'art de la guerre, vərəm*

En dehors des objets à usage domestique, le forgeron participe également à la fabrication des armes de guerre. L'insécurité permanente et la multiplicité des conflits armés ont amené les peuples de montagnes à concevoir des techniques d'armement et de défense complexes adaptés à leur environnement. La société tchouvok ne dispose pas d'une armée permanente, mais tout homme adulte est en principe guerrier. Il ne reçoit aucune formation formelle, mais la chasse et les nombreux jeux constituent des séances d'entraînement aussi utiles que bénéfiques et divertissants.

Les armes de guerres sont fournies par le forgeron de la communauté : la lance (**ǎjək^w**) et la flèche (**háv**) sont les armes par excellence des villageois. Leurs pointes sont en fer et les manches en bois. En plus, on a l'arc (**lálàŋ**), le carquois (**g^wàdámà**) accroché

au dos contenant les flèches, le bouclier (**gà^mbàr**) en peau de panthère ou de bœuf. Ces armes sont pour la plupart d'entre elles enduites de poison (**lâk tá-hàv**) car le forgeron connaît les propriétés toxiques de certaines plantes et de certains animaux.

Auparavant, les causes de la guerre étaient multiples : les expéditions de vengeance suite à un cas d'assassinat ou de sorcellerie (**mélé^mmè^dé^j**), la recherche ou le rapt de femmes à épouser. La sorcellerie renvoie à des attaques mystérieuses sur des personnes et c'est le forgeron qui déclare une personne qui en est victime. Dans tous les cas, tout semblait être chez les Tchouvok un motif de conflit ; un honneur à sauvegarder, une personne à venger, une ambition à satisfaire... Une fois le motif de guerre établi, on procédait aux préparatifs de l'expédition.

Le forgeron pouvait procéder à la divination pour connaître le secret des adversaires, les sacrifices à faire et les techniques à utiliser pour neutraliser l'ennemi. Le forgeron joue également le rôle de médecin de guerre car il connaît les herbes qui guérissent les blessures et réaniment les combattants. Le forgeron qui prend alors le titre de tradipraticien, **k^wàtsàk^wàtsà** « blinde » les guerriers avec la magie de la guerre, **mé^dgìvè^j**, laquelle devait rendre chacun invulnérable et leur assurer la victoire. A l'issue de la guerre, les captifs étaient intégrés dans les familles comme esclaves (**bèlè^j**), les enfants étaient adoptés et les femmes épousées. A part les butins de guerre qui étaient considérés comme des esclaves au plan interne, beaucoup de personnes tchouvok ont été déportés en esclavage au Nigeria lors des razzias organisées par Hamman Yaji (James H. Vaughan and Anthony H.M 1995) pendant la période de l'islamisation forcée des peuples dites païennes.

2.3.1.4 *Le forgeron et la médecine traditionnelle*

La médecine traditionnelle est « une combinaison des connaissances et des pratiques, explicables ou non, utilisées pour diagnostiquer, prévenir ou éliminer une maladie physique, mentale ou sociale et pouvant se baser exclusivement sur l'expérience et les observations anciennes transmises de génération en génération, oralement ou par écrit » (Abayomi 2010 : 17).

Fondeur, forgeron, potier, le forgeron connaît également les secrets de la médecine. S'il maîtrise la pharmacopée traditionnelle contenue dans son environnement, il est en outre un excellent accoucheur, pédiatre, chirurgien, psychiatre, etc... Alors qu'en médecine moderne le médecin associe expérience et appareils divers pour diagnostiquer le mal donc souffre son patient, le forgeron, lui, n'a pas des instruments modernes de travail. Il ne s'appuie que sur son expérience, son savoir-faire et procède par observation ou par divination. Souvent on pense que le forgeron est un sorcier qui voit à l'intérieur du corps humain.

Dans le passé, la sage-femme ou le forgeron recevaient une mesure de mil, du tabac, et du natron en guise de récompense pour leurs pratiques médicales. De nos jours, les

habitudes ont bien changé et le forgeron est payé en espèces sonnantes. La brousse et les montagnes renferment de nombreuses et variées plantes médicinales dont les vertus sont méconnues de l'homme ordinaire. Le guérisseur possède des remèdes naturels d'une efficacité surprenante tirés des fruits, des écorces, des feuilles, des racines et des graines. Chaque forgeron possède une gamme variée de plantes médicinales dont il n'en divulgue le secret qu'à son héritier.

Les forgerons sont réputés posséder des dons magiques et surnaturels. Cette prédisposition leur permet de connaître toutes les plantes médicinales qui se trouvent dans leur environnement. Ces plantes servent soit de vomitif, d'abortif ou autrement, et sont généralement destinées à traiter un nombre varié de maladies attribuables le plus souvent à l'action des sorciers ou autres malfaiteurs.

Lorsqu'une personne tombe malade dans une famille, le chef de famille consulte le forgeron de son clan. Ce dernier procède par des pratiques divinatoires pour interroger le sort qui serait à l'origine de la situation. Si c'est le père de famille lui-même qui est malade, il peut envoyer sa femme consulter le forgeron pour une séance de divination. Pour guérir un malade, il y a deux attitudes possibles. La première attitude consiste à indiquer le type de sacrifice à faire sans consommer de remède. La deuxième chose concerne le port d'un fétiche ou la consommation d'un remède. Le port d'un fétiche est prescrit si le forgeron constate à l'issue de la divination que le patient est victime d'un mauvais sort. Il fabrique une amulette qu'il attache soit au cou ou bien au niveau de la taille de la personne concernée. La consommation du remède est conseillée lorsque le malade est empoisonné. Le remède utilisé lors d'un soin se compose tantôt d'une seule plante, tantôt de plusieurs plantes associées par le guérisseur. D'autres traitements nécessitent l'utilisation d'un bout de corne de bœuf ou de mouton pour leur application ; il s'agit par exemple du médicament des reins et du médicament contre la carie dentaire. Le forgeron guérisseur écrase également certaines racines pour les réduire en poudre, qu'il place sur la région endolorie.

D'autres remèdes sont utilisés pour la purification. C'est le cas du remède qui sert à protéger les lieux d'abattage du mil de la souillure des visiteurs. Il est admis dans la communauté que le passage à ces lieux d'une personne qui vient d'avoir des relations sexuelles ou de femmes ayant leurs menstrues constitue un sacrilège. En cas d'une situation pareille, le père de famille reçoit un remède du forgeron et le pose sur l'aire à battre le mil (**gə̀dàk**). Certains remèdes existent sous deux formes : un mâle, une femelle, par exemple le **méⁿɔ̀ɔ̀nɛ́j té-ʃàkàlè** « remède de parjure », diffère selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Le forgeron connaît également le remède le plus efficace contre le **tsàháj** « apparitions miraculeuses ». Les apparitions se manifestent par un état d'hallucination au cours duquel l'on aperçoit soit un esprit, soit une forme physique d'un ascendant, ou une scène horrible relevant du monde magico-spirituel. La victime de cette apparition, consulte le forgeron et explique l'image aperçue. Il

peut s'agir des esprits des ancêtres qui sont interprétés comme le mécontentement d'un ascendant ou de l'apparition d'un esprit de mal dont il est difficile de discerner par la victime. Lorsque le forgeron est consulté, il cherche la plante indiquée qu'il fait manger une feuille à la personne en détresse.

2.3.2 Rôle du forgeron dans le monde invisible/spirituel

Pour les Tchouvok l'univers ne se limite pas à la surface de la terre. Il existe aussi un empire souterrain imaginé à la ressemblance du monde visible et un au-delà sidéral habité par les êtres suprêmes. Le monde souterrain est le domaine des **"dàh té-vèd**, la population des spectres, qui ont leurs villages, leurs chefs, leurs coutumes propres, et que **ḡàváj**, l'être suprême, aurait condamnés à errer dans l'ombre des profondeurs à cause de leurs mauvais actes. Quant à l'au-delà, c'est le domaine des êtres bienfaiteurs, **méffèn háj**, qui veillent sur les habitants du village. Ils sont dans l'espace et se déplacent surtout dans la nuit ; c'est aussi le domaine des êtres parfois malveillants, **báj tá-háàlàj**, « chef de mal ». Si les **méffèn háj** sont considérés comme esprits protecteurs, on n'évoque pas sans effroi la présence des **"dàh té-vèd** et de **báj tá-háàlàj**. Ces ténébreux voisins à forme humaine, dont on redoute la proximité, ont des manifestations qui se révèlent à travers des maladies, des mésaventures, de la malchance.

Que ce soient les dieux, les **"dàh té-vèd** ou les démons, les forgerons sont les seules habiletés, selon nos informateurs, à collaborer avec eux et à les combattre. C'est pour cette raison qu'ils sont les seuls capables d'intervenir dans les enterrements, les processus divinatoires et les divers sacrifices expiatoires.

Grâce à leurs pouvoirs magico-spirituels, les forgerons sont chargés de planifier toutes les activités spirituelles qui rythment la vie de la communauté entière. Ils peuvent être consultés pour prophétiser sur l'avenir des individus comme de la société. Les forgerons sont également chargés d'enterrer les morts car les non-forgerons pensent que ces morts ont des pouvoirs et seuls les forgerons qui détiennent des pouvoirs supérieurs peuvent les manipuler et les mettre sous la terre.

Selon nos informateurs, les forgerons tchouvok sont considérés comme des êtres surnaturels doués des puissances magico-religieuses. C'est également à eux qu'incombent la charge et le rôle de grand prêtre et de guide spirituel. Ils sont chargés de la purification et de l'organisation des cérémonies traditionnelles et ancestrales. Notre enquête dans la communauté montre que certaines fonctions sont remplies uniquement par des forgerons spécialisés.

2.3.2.1 Le rôle du forgeron dans les étapes et les moments forts des horizons funèbres

La mort, le deuil, les levées de deuil et les funérailles, **tsəfà**, sont autant d'occasions qui s'offrent au forgeron pour exprimer ses capacités devant les phénomènes surnaturels. L'ensemble du processus nécessite du forgeron des connaissances élaborées pour conduire à bien les cérémonies rituelles complexes et dangereuses. Le forgeron devient de ce fait un véritable guide et maître pour chaque cérémonie et le succès de l'entreprise repose en grande partie sur ses capacités à faire dérouler le rituel sans heurts.

Lorsqu'une personne décède, la famille fait appel aux autres relations parentales. Dès leur arrivée, une assise familiale se tient, au cours de laquelle ils discutent des détails pratiques liés à l'enterrement et à la gestion du deuil. La réunion permet de déterminer si le défunt n'a pas commis des actes répréhensibles pouvant l'empêcher d'être enterré dans le caveau familial. Ces actes sont entre autres l'adultère, épouser la femme d'autrui et le meurtre. A la fin, ils prennent la décision au sujet de la tombe.

Ensuite, on fait appel au forgeron clanique en lui annonçant la mort de la personne et le jour de l'enterrement. Dès son arrivée, la première des choses à faire c'est de prendre les habits qui servent de linceul avec lesquels le forgeron couvre le corps en le cousant sur lui, signe de l'isolement et de la conduite progressive vers les ancêtres.

Au deuxième jour, il prend une peau de chèvre avec laquelle il recouvre le cadavre. Le soir de la même journée, le forgeron prend une chèvre de la maison qu'il égorge sur le chemin conduisant à la tombe et revient recouvrir la tête du défunt à l'aide de la peau.

Le troisième jour est celui pendant lequel se déroule l'enterrement proprement dit. Dans l'après-midi, le forgeron prend la peau de bœuf (**mbàl**) et recouvre entièrement le cadavre avec cette peau. La cérémonie qui consiste à envelopper le cadavre avec la peau peut durer entre 4 et 5 heures. L'enveloppement se déroule toujours dans le **gùdòk**, une pièce située juste à l'entrée de la maison qui sert de salon.

Quand le corps est déjà bien cousu avec la peau de bœuf, une personne de la famille du défunt entre dans la cuisine et lui prépare la boule de mil. Quand le repas est prêt, on apporte cela au forgeron qui coupe un peu de la boule, la plonge dans la sauce et la dépose près du cadavre en signe de repas d'au revoir. Le reste de la boule est apporté à l'extérieur où se trouvent les femmes des forgerons, **g'əmàkà** qui le mangeront. Après le repas d'adieu, on apporte de la bière de mil au forgeron qui en puise une quantité, et la verse près du cadavre en prononçant les paroles suivantes :

áhà wùzàm tákà té-még"éd fà váv, lǵàv dà "dzàh-ád-àkà hà dà-pá làm tá kà mäsá ká dà "dzàháj.

« Voici la bière de ta dernière vie sur terre en guise d'au revoir. Que Dieu t'accorde une bonne vie ».

Puis toute l'équipe qui a participé à l'enveloppement du cadavre se met à boire la bière en signe de dernière communion avec le défunt.

Après la bière, on apporte de l'eau. Le forgeron la prend dans unealebasse qu'il verse à trois endroits près du cadavre et puis il donne laalebasse d'eau avec ce qui y reste à la personne qu'on appelle **mélèpènéj**, la personne centrale dans la conduite de la cérémonie de deuil. La **mélèpènéj** ou « fille de deuil » est la fille du défunt ou à défaut la fille d'un frère ou d'un oncle. Elle est choisie par le forgeron lors de la première séance de divination qui se déroule juste après l'annonce du décès de la personne. Selon notre observation personnelle lors d'une cérémonie funéraire, la **mélèpènéj** va se mettre sur le chemin de la tombe dehors avec cettealebasse pour attendre le départ pour la tombe.

Après l'eau, les gens de la maison prennent du feu sur une tige de mil qu'ils remettent à la **mélèpènéj**, après avoir fait 3 va-et-vient de la maison au dehors. Quand la **mélèpènéj** reçoit le feu, elle utilise l'eau qu'il y avait dans laalebasse pour l'éteindre. Ceci se fait sans paroles car, selon ce que nous avons vu et selon l'explication obtenue de nos informateurs, dès que les gens voient le feu éteint par la **mélèpènéj**, tout le monde comprend que c'est la fin des cérémonies avant la sortie du cadavre pour la tombe. L'extinction du feu symbolise aussi la fin de la vie.

Lorsque ces rites sont terminés, l'alerte est donnée à la foule pour se préparer pour la sortie du corps de la maison. Elle va alors céder le passage aux forgerons en charge de faire sortir le cadavre. Une fois dehors, le corps est placé sur une place apprêtée pour lui donner l'occasion d'être assis devant sa maison pour la dernière fois en rappel de ce qu'il faisait de son vivant.



Image 8 : Siège d'au revoir réservé par le chef des forgerons de clan

Après un bref moment devant la maison, on place le cadavre sur l'épaule du forgeron et le cortège s'ébranle en direction du tombeau sous l'égide du "dààk"às qui dirige le groupe de forgerons en tenant une houe en main. Le "dààk"às n'est pas un forgeron mais il est choisi par divination dans la famille clanique du défunt. Son rôle est d'opérer comme maître de cérémonie jusqu'aux funérailles. Arrivé à une certaine distance de la tombe, le cortège marque un premier arrêt. Cette place est appelée en cuvok **lâm té-djèr** « carrefour de séparation ».

Nous avons personnellement assisté à l'enterrement de Monsieur "dèlmè dans le village de Mékôlék le 28 octobre 2015. **Hifwè** était le chef des forgerons célébrant. Nous avons aussi observé le déroulement de la cérémonie de séparation du défunt avec les autres membres de sa famille et avec la communauté. A cet endroit, il se passe beaucoup de rituels au cours desquels le forgeron aide la famille du défunt à lui dire au revoir avant d'apporter le corps dans la tombe. Le but recherché ici est celui de faire dire au revoir à la défunte personne à tout le monde. Ainsi, pour les femmes, les enfants, les sœurs et les frères, il s'agit d'embrasser leur mari, leur père, leur frère pour la dernière fois. Chaque femme passe à tour de rôle pour embrasser le cadavre de la tête au pied à trois reprises. Et pour prendre définitivement congé de leur mari, seules les épouses marchent à reculons à quelques mètres du cadavre avant de tourner le dos au cadavre. Une fois le dos tourné, elles prennent la direction de la maison sans

plus regarder en arrière, une façon, selon la tradition tchouvok, de dire qu'elles se sont définitivement séparées de l'être cher qu'était leur mari.

Les enfants quant à eux, passent aussi à tour de rôle s'asseoir près du cadavre pour prendre congé de leur père. Après tous les passages de différents membres de la famille pour dire au revoir, on cherche un ou plusieurs de ses petit-fils à l'âge de nourrisson et on les lui présente en signe de témoignage auprès de ceux qu'il va rencontrer dans le monde de l'au-delà pour leur signifier qu'il a aussi eu à faire des enfants lors de son passage sur terre. La présentation des nourrissons consiste juste en un symbole et le bébé est remis à sa maman.

L'endroit de séparation est un moment pour faire la différence entre celui qui a eu des enfants de son vivant et celui qui n'en a pas eu. Pour les **dóláj**, personnes qui ont vécu sans avoir eu d'enfants, ce qu'on fait à ce niveau de cérémonie, c'est qu'on va inciser son pied pour indiquer que le sang qui devrait sortir symbolise les enfants qu'on aurait dû laisser après soi. Car l'on dit chez les Tchouvok que **wùtédèhéj àts pé^mbèz tá-àⁿdàk^wá**, « les enfants sont notre sang ».

Pour les **màdàwàr** (ceux et celles qui ont donné des enfants mais qui sont tous morts), au lieu d'inciser les pieds, on prend les poteries qui symbolisent les enfants qui sont morts et on les casse devant le cadavre avant de le porter pour la tombe. Cet acte symbolise la perte des enfants. On dit populairement **wùfédéf tá-ⁿdáná kà-hòl-àtá** « on a cassé sa marmite » pour dire qu'on est mort.

La foule et la **mélèpènéj** doivent aussi se séparer du cadavre à cet endroit. Après tout cela, ne peuvent se rendre au tombeau que les gens de son clan, ses garçons adultes et le **"dáàk^wàs**. Ceci consacre le caractère de stricte intimité de la cérémonie d'enterrement chez les Tchouvok. Il n'est pas une cérémonie ouverte. Seul le forgeron maîtrise les rituels car c'est la rencontre avec les hommes de l'au-delà. Au moment de porter le cadavre de l'endroit de la séparation **lám té-džèr** à la tombe, il est strictement interdit à toute personne non-forgeron de porter le cadavre sur son épaule. Même si le forgeron du clan est incapable ou malade, on doit toujours en premier lieu le charger et il doit avancer une petite distance avec le corps avant de pouvoir remettre cela à un autre forgeron plus fort que lui. Après le départ du **lám té džèr** pour la tombe, le **"dáàk^wàs** est toujours devant, mais lorsque le cortège arrive à une centaine de mètres de la tombe, les rôles changent encore. Ainsi, le **"dáàk^wàs** ne peut plus être celui qui conduit le cortège mais le chef de forgerons doit se mettre devant. Etant donc devant, son rôle consiste à avertir les aïeux de l'arrivée d'une nouvelle personne dans le monde des esprits. Rendus, à quelques mètres de la tombe, le chef de forgeron ramasse 3 cailloux qu'il lance l'un après l'autre en disant :

mávàná tǝvèj kàd ⁿdà wájá

« Quittez de là, il y a un nouveau qui arrive ».

Ce message à l'endroit des esprits est un signal qui annonce le nouveau venu dans le monde des morts. Le forgeron qui a pour rôle d'accompagner le mort dans le monde de l'au-delà l'introduit auprès de ses nouveaux hôtes en prononçant la parole suivante :

mádàbá, m̀l̀àṅ wájá á dádáj

« Quittez, nous arrivons », c'est-à-dire, « faites-nous une place pour la personne que nous sommes en train d'accompagner ».

Après l'annonce faite par le chef des forgerons, ils apportent le cadavre, le déposent près de la tombe qui avait été creusé un jour avant et le chef des forgerons utilise la houe portée par le "d̀áàk"̀às pour enlever la pierre qui sert de fermeture à la tombe. Puis il entre dans la tombe et on lui donne le cadavre. Le forgeron le fait coucher à l'intérieur de la tombe. Si de son vivant la personne a commis un meurtre, on le fait asseoir dans la tombe au lieu de le faire coucher. Selon la tradition, celui qui commet un meurtre se considère comme une personne très forte. Alors on l'enterre étant assis de telle sorte que la pierre tombale touche sa tête. Selon les informateurs, cette situation est une façon de lui dire « comme tu es si fort, tu peux supporter cette charge ». C'est donc une forme de punition pour qu'il reçoive la récompense de ses mauvais actes. Puis on referme la tombe pour marquer la fin de l'enterrement.

Selon les Tchouvok, les ancêtres jouent un rôle de relais entre les génies célestes et le monde des vivants. Ainsi, lorsqu'une personne décède, les ancêtres se chargent de l'accueillir et de faciliter son intégration dans le monde spirituel.

2.3.2.2 le comportement des assistants après l'enterrement

Selon nos informateurs, le comportement des forgerons chargés de l'enterrement ce jour est très significatif. Une fois le cadavre est mis en terre, ils ne repartent plus dans la famille de la défunte mais ils prennent immédiatement la route de leur maison à partir de la tombe. La principale raison du non-retour des forgerons officiants dans la famille de défunt après l'enterrement, renseignent nos sources, est que les forgerons ont aussi pour mission l'éloignement du malheur de la famille endeuillée. La croyance parmi les Tchouvok dit que si les forgerons retournent immédiatement dans la famille, il y aura aussitôt la mort d'un autre membre de la famille. L'esprit de mort que les forgerons sont chargés de chasser risque de retourner et de chercher un compagnon, donc une autre personne.

Seuls le "d̀áàk"̀às et certains membres des clans et familles qui ont été à la tombe rentrent dans la famille du défunt, comme ils font partie de cette famille. Dès leur retour, ils vont directement à la maison en toussant. Selon nos informateurs, ce signe est une demande formulée aux ancêtres pour qu'ils dégagent le lieu car les vivants ont

déjà rendu un hommage au défunt. Quand les ancêtres entendent ce bruit, ils vident la maison qu'ils ont occupée momentanément pour s'assurer que le défunt soit sorti de la maison en paix, après avoir reçu tout ce dont il avait besoin en termes de cérémonie.

Lorsque le **"dáàk"às** rentre de la tombe, il prend immédiatement un poulet qu'il va griller à l'endroit où les forgerons ont enveloppé le cadavre de peau d'animaux. Cet acte du **"dáàk"às** est purificateur et initiatique car il est à partir de ce moment le nouveau sacrificateur de la famille. Ainsi, si le défunt était le sacrificateur de la famille, c'est le **"dáàk"às** qui prendra désormais ce rôle. Il partage la viande du poulet à tout le monde dans la maison, comme pour inaugurer une nouvelle vie sans le disparu. C'est le début d'une nouvelle ère qui commence pour la famille.

Très tôt le lendemain matin de l'enterrement, la **mélèpènéj** se rend au sépulcre pour observer la tombe. Il est de coutume chez les Tchouvok que la différence entre un homme simple et un sorcier (celui qui possède un pouvoir surnaturel) s'observe à partir de la tombe visitée au lendemain de l'enterrement. Si la **mélèpènéj** trouve un trou sur la tombe, elle doit immédiatement le signaler à la famille pour chercher à refermer la tombe. Selon nos informateurs, il y a deux qualités de trous d'après l'observation faite par la **mélèpènéj**. Si c'est un petit trou, même les membres de la famille peuvent le fermer. Mais si on constate que la pierre tombale a un peu bougé, on doit faire appel au forgeron qui doit s'occuper de la fermeture. La conclusion après constat du trou est que la personne est sorcier, c'est-à-dire une personne qui possédait des pouvoirs magico-spirituels de son vivant comme l'ont les forgerons.

2.3.2.3 *Le rôle du forgeron dans le tsàfà (funérailles de l'esprit du défunt)*

Le forgeron est celui qui organise une cérémonie de divination de préparation d'une cérémonie spéciale 3 ou 5 jours après l'enterrement. Tout, d'abord, le forgeron prend un caillou blanc pour représenter l'âme du défunt, question de dire qu'il est encore présent dans la maison. Puis, il donne l'ordre à la femme forgeron, **"g"ómòkà**, de fabriquer le **ságàm**. Le **ságàm** est une poterie qui représente l'esprit du mort avant les cérémonies de **tsàfà** ou funérailles de l'esprit. La présence du **ságàm** dans la maison indique que le défunt est toujours présent. Il reste dans la maison le temps qu'on programme les cérémonies des funérailles. Cette cérémonie consiste à chasser l'esprit de défunt du monde visible vers le monde invisible, en d'autres termes, de la salle d'attente vers les ancêtres. Le **tsàfà** est donc une cérémonie d'introduction du défunt vers les aïeux. Pendant la cérémonie de **tsàfà**, le maître de cérémonie est le **"dáàk"às** qui conduit la transition du **ságàm** représentant l'esprit en **"bàt**, poterie représentant l'esprit éternel du défunt parmi les vivants. Pour les forgerons, le rôle le plus important ici est dévolu à la femme du forgeron, qui est chargée de conduire l'acte d'au revoir ultime des membres en leur rasant les cheveux.

Le lendemain des funérailles, très tôt le matin, la **mélèpènéj**, le **"dáàk"às** et le **"g"ómòkà** apportent le **ságàm** hors de la maison et partent le cacher sous un abri dans

la grotte la plus proche de la maison. C'est le "dáàk"às qui dépose le **ságàm** à cet endroit. Le **ságàm** doit être caché pour éviter que les gens ne jouent avec lui. En rentrant, la "g"ómòǵà, selon nos informateurs, ramasse un caillou blanc qui assurera la transition vers le "bàt de l'individu décédé. Dès leur retour, on donne le caillou à celui qui est chargé de faire le sacrifice choisi par la famille. La dernière cérémonie que conduit le "dáàk"às s'appelle **má-ǵàts "dà má-t-á "bàt**, choix de celui qui va remplacer le défunt. Puis, on prend l'huile de caïlcedrat que chaque participant met sur la main et frotte pour dire que les funérailles sont terminées et que le défunt peut continuer sa route vers les ancêtres car son esprit ne peut plus errer en brousse. Le caillou ramassé représentera l'esprit du défunt jusqu'à la fête traditionnelle qui marque en quelque sorte le nouvel an chez les Tchouvok et qui se célèbre au mois de **mámáàk"à** « février ». Comme la période de la fête traditionnelle est toujours connue d'avance, la "g"ómòǵà fera tout pour fabriquer le "bàt avant cette date car il est de coutume qu'aucun esprit ne soit privé de la libation pendant la fête traditionnelle.

2.3.3 Le rôle du chef forgeron dans la préparation de la fête traditionnelle

La fête traditionnelle, **máts wùnàm** se déroule chaque année et dure cinq jours. Cette fête est annoncée par le chef forgeron et se décline en deux grands moments qui marquent la vie de la communauté.

La fête commence par une cérémonie de divination par les cailloux appelée **má"ǵàd làm tá-dàs**. C'est une forme de scènes de divination qui est faite par le chef spirituel des forgerons et qui se déroule en contre bas de la montagne de **mág"àdzàráj** qui a servi de refuge au peuple tchouvok lors de la guerre avec les autres tribus et contre les envahisseurs peuls. Elle est organisée deux semaines avant la fête traditionnelle est différente de tout autre type de divination.

Au cours de **má"ǵàd làm tá-dàs**, le forgeron en charge des rituels examine à travers la manipulation des cailloux l'avenir de son peuple en cherchant à savoir les joies, les défis et les peines de la population pendant l'année à venir. Il cherche, à travers cette divination, à savoir s'il y a des sacrifices à faire pour contrecarrer un malheur qui guetterait le peuple placé sous son guide. A la fin de la cérémonie, les décisions sont prises en fonctions de la révélation faite par le forgeron pour mieux préparer les moments festifs et assurer une vie communautaire saine.

À la veille de la fête proprement dite, le forgeron fait un lancement officiel à travers une cérémonie appelée **mákàǵ k"ókw"ów**, littéralement « jeter le feu ». Dans cette cérémonie chaque famille chasse la malchance de sa maison avant de passer dans la nouvelle année à travers ce qu'ils appellent « faire son **vàlòk"ó** ». Ce dernier mot désigne un assemblage de paille que chaque membre de la famille fait tourner autour de sa tête à travers un rite dénommé **métùlèkèj**. Le forgeron chargé des rituels de la

communauté est le premier sacrificateur qui montre l'exemple. Après qu'il ait fait son **vàlòk**^w, toutes les familles reprennent les mêmes gestes. Ce rite consiste à crier :

á gávàr, á m̀zòk^w háj

« Que la malchance aille loin du village » !

Après ce cri, chaque famille fait un grand feu et brûle tous les morceaux de paille qui ont servi d'objets rituels.

Les mauvais esprits sont chassés vers des villages non-tchouvok. Le choix de ces villages n'est pas arbitraire. Il s'agit toujours de villages éloignés de Tchouvok avec lesquels il n'y a pas beaucoup de relations. Ainsi les villages des Mofus et des Mafa ne sont pas désignés comme des endroits vers lesquels la malchance est chassée en raison des liens étroits qui les unissent. La cérémonie de **mákàlɔ́ k^wɔ́k^wɔ́w** se fait toujours lorsque le village n'est pas éclairé par la lune ; d'après la tradition si cela est fait pendant le clair de lune, il y aurait une influence négative sur les récoltes de l'année en cours. Le guide spirituel que nous avons interrogé a affirmé qu'il y a une corrélation mystique entre cette cérémonie et la possibilité pour les rats de déterrer le grain de mil semé cette année-là. Il a donné le cas d'une année où la cérémonie s'était déroulée en pleine lune et où la communauté a connu une grande famine.

Très tôt au lendemain du **mákàlɔ́ k^wɔ́k^wɔ́w**, le forgeron lance la fête à travers un sacrifice dont les ingrédients sont le poulet et la bière de mil. Pendant les cinq jours que dure la fête, il y a des manifestations de joie par tous avec les tam-tams, les sonnailles, la flûte et beaucoup d'autres instruments de musique pour célébrer l'entrée dans une nouvelle année.

2.3.4 La **g^wɔ́m̀ɔ́ɔ́** comme sage-femme et l'accouchement

Les femmes des forgerons sont censées posséder des pouvoirs surnaturels et sont de ce fait des sages-femmes qui jouent un rôle d'importance dans les accouchements. Elles pratiquent aussi le planning familial à travers une consultation qui permet de retarder l'accouchement ou la conception si le bébé est encore très petit pour éviter ainsi le **m̀t̀ɛ̀ǹɛ̀**, la malnutrition due à la manque d'un espacement des naissances.

Toutes les femmes forgeron ne sont pas des spécialistes en accouchement. Celle qui travaille comme sage-femme maîtrise parfaitement l'évolution de la grossesse. Nous avons pu interviewer **l̀amtádàw**, une femme forgeron d'environ 75 ans qui est considérée dans tout le territoire tchouvok comme la seule capable de faire l'accouchement. Selon ses déclarations, vers le huitième mois **k̀j̀à d̀òm b̀àsàj**, elle visite la future mère pour s'assurer que le fœtus se trouve dans une bonne position. Elle est souvent accompagnée d'une femme âgée et apporte avec elle de l'huile de caïcedrat **m̀al tá-ts̀r̀àj** avec laquelle elle masse le ventre de la gravide. Il s'agit par

considérées comme des sorciers peuvent être jeunes ou vieilles. En dehors des sorciers, les Tchouvok pensent que la cause de leur malheur peut être aussi due à la colère des ancêtres. Selon la tradition, les morts survivent dans un autre monde et sont prêts à maudire ceux qui sont sur cette terre. La seule façon de les calmer est de penser à eux en leur offrant des sacrifices. Pour faire ces sacrifices, seul le forgeron peut consulter les ancêtres et avoir leur volonté. Ceci se fait à travers la divination. Toutes nos sources orales indiquent que la communauté fait confiance au forgeron qui a la capacité de trouver les causes de tous les problèmes que rencontrent les gens au quotidien. Il est également à même de préconiser le type de sacrifice ou rituel approprié à chaque situation pour conjurer le mal. Chez les Tchouvok le "**dà mátsá dàs**", le forgeron devin qui utilise les cailloux ou le "**dà mákàzà sijòk**", le forgeron devin qui utilise la paille sont consultés pour différents motifs parmi lesquels l'on peut mentionner la naissance d'un jumeau, le deuil, le besoin de savoir les causes d'un problème de santé et l'organisation d'une manifestation quelconque. Bref, le forgeron ici est au centre d'une grande activité divinatoire en faveur de sa communauté.

Selon une conception commune aux peuples des monts Mandara, l'univers est peuplé d'alliés et d'ennemis potentiels, ainsi que d'innombrables dangers. L'homme doit ainsi lutter contre les forces du mal et contre la mort. Il doit faire appel aux divinités à l'occasion d'événements graves. La conscience d'une vie toujours menacée, toujours à reconquérir, le mystère de la mort, la place de chaque individu dans la société et dans le cosmos amènent l'homme à se remettre en question à chaque étape de sa vie, et pour ce faire, il doit consulter le devin. Avant d'entreprendre une mission ou de poser un acte engageant sa vie ou celle de la communauté, l'homme tchouvok consulte d'abord le **màzà**. Lorsqu'il a fini avec la phase de divination, le forgeron oriente le client vers la personne habilitée à effectuer les rites et sacrifices recommandés pour résoudre le problème.

Couramment, il y a deux chefs spirituels des forgerons en termes de la pratique de la divination. D'un côté, il y a **Màtsilá** qui est le plus expérimenté parmi les praticiens de **dàs**, pratique divinatoire. Il est le chef des forgerons chargés des consultations ordinaires dans toute la communauté. Beaucoup d'autres forgerons qui jouent ce rôle disent avoir appris de lui.

De l'autre côté, pour faire la divination concernant les rites traditionnels, l'on s'adresse à un autre forgeron qui s'appelle **Mé^odèlèmèj Kèdzéwèj**. Ce dernier habite à **Mòrèw**, quartier plus proche de la montagne de **Mág^oàdzàràj**, symbolique lieu de culte traditionnel pour les Tchouvok. Il est chargé aussi de conduire les cérémonies de sacrifices qu'on offre chaque année à cette montagne. Selon nos informateurs, cette répartition des tâches entre les deux plus grands chefs forgeron se fait sur la base des origines de l'un et de l'autre. **Màtsilá** est réputé avoir des ascendants mofus tandis que **Mé^odèlèmèj** est dit être originellement de Tchouvok. C'est pour cela que ce dernier a été choisi pour les cérémonies de grande importance car, selon nos sources, il n'est pas possible de confier le rôle de sacrificateur suprême des symboles de territoire et

des manifestations qui fondent l'idiosyncrasie du peuple à une personne aux origines allogènes.

2.3.5.1 Comprendre la divination chez les tchouvok

Il y a deux types de divination : la divination par cailloux et la divination par les pailles. La divination se fait à travers un langage mathématique qui permet au forgeron d'interpréter le comportement des éléments qu'il utilise pendant la séance d'une divination. Il existe plusieurs types de **dàs**, entre autres : **dàs tá-màwàsàj** « divination des jumeaux », **dàs tá-tsòfà** « divination pour les funérailles de l'esprit du défunt », **dàs tá-máts wùnàm** ou **má'gàd' làm tá-dàs** « divination pour la fête traditionnelle », **dàs tá-mátsèh"à"dáw** « divination pour un cas de décès », **dàs tá-máwùzàd' váv** « divination pour les sacrifices usuels ». Une séance de divination ordinaire se déroule toujours dans la matinée. Pour les cas de divination de l'enterrement, de jumeaux ou de funérailles, elle peut se faire en matinée comme en soirée sans contrainte de temps.

Tout commence lorsque le forgeron reçoit la visite des personnes qui veulent des séances de divination à leur profit. Le forgeron se rend au lieu réservé à la divination, **lám tá-dàs** en compagnie des nécessiteux. En général, il se fait toujours accompagner par ses enfants ou ceux qui sont au stade d'apprentissage. Quand ils arrivent au lieu indiqué, il fait sortir les **wát tá-dàs**, les petits cailloux de la divination de leur cachette. Ces petits cailloux ne sont jamais gardés chez lui. Ils sont toujours placés près de l'endroit où il fait la divination, de préférence sous un amas de pierres.

La première chose que fait le forgeron c'est de passer au décompte des cailloux. Comme le nombre des cailloux est connu d'avance, s'il découvre qu'un seul manque, il annule la séance car cela est un signe de malheur pour le forgeron. Lorsque nous lui avons demandé ce qui pouvait être à l'origine d'un nombre incomplet de ses cailloux, le forgeron nous a indiqué que les petits cailloux sont des esprits et ont souvent l'habitude de se promener. Toujours selon ses déclarations, il n'est pas permis de procéder à la divination dans le cas où il découvre un serpent tout près des **wát tá-dàs**. Si ce dernier cas se présente, il annule la séance de divination et consulte lui-même un autre forgeron pour comprendre la signification de la présence du reptile en ce lieu. En général, selon les explications reçues, cela annonce la mort du forgeron devin.

Dans le cas où il n'y a aucun problème, le forgeron étale les petits cailloux et prend place sur l'espace aménagé pour la séance de divination. Ensuite, il demande à ses assistants de procéder à la mise en place du **pálàh** « le monde ». Ce « monde » est la représentation virtuelle de l'environnement de la personne qui sollicite l'acte divinatoire. Le monde est représenté par des cercles faits de petites pierres, où chaque

Pierre a un nom en fonction des membres de la famille et des objets ou choses possédés. Avant de commencer le travail, le forgeron bourre sa pipe de tabac et jette un peu de la cendre qu'il en obtient sur les pierres. Ce geste, selon nos informateurs, permet de nourrir les cailloux qui accepteront alors de parler. Le devin les exhorte à dire la vérité en les aspergeant de salive en guise de bénédiction, puis les mélange en les déplaçant avec ses mains dans un mouvement circulaire. Tout en accomplissant ce geste, le forgeron pose des questions aux pierres. Il intègre la réponse à ses questions en soustrayant les cailloux deux à deux jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux ou trois.

Pour les forgerons Tchouvok, tous les éléments du monde (réel) sont catégorisés comme mâles ou femelles. Cette conception du monde concerne les êtres humains, les animaux, la volaille ainsi que les objets et les sacrifices. Les expressions **pálàh** « monde » et **"dàná dà-pá** « les êtres qui s'y trouvent » jouent une grande fonction dans la conduite des séances de divination. **pálàh** symbolise le monde en général dans ses déclinaisons en monde physique et spirituel. C'est ce monde, **pálàh** qui permet au forgeron d'interpréter les phénomènes naturels et surnaturels en liaison avec les divers êtres potentiels. Quant au **"dàná dà-pá**, il permet au devin de mettre en rapport les vivants physiques et les esprits, les personnes vivantes et les ancêtres. Ces expressions qu'utilise le forgeron nous plongent dans la cosmologie générale des Tchouvok. Le forgeron ne considère jamais un être en isolation et il pense que si quelque chose doit arriver à une personne, cela doit être causé par les éléments qui l'entourent.

Considérant la bipolarité du monde en question l'homme possède des objets précis comme le **màpàlàw** « esprit de protection », le **wùdà** « grenier » tandis que la femme est détentrice du **vèdvrèr**, « sacrifice féminin » du **kàdèk** « cuisine » pour ne citer que ces quelques éléments importants où cette scission se montre.

En plus de la division des éléments en femelle ou mâle, les chiffres obtenus comme résultats d'une séance de divination peuvent indiquer une réponse positive pour un résultat pair et une réponse négative pour le chiffre impair. La première question que pose le devin aux cailloux concerne l'état général de santé de celui qui est venu en consultation ; dans ce cas, l'impair a valeur de réponse positive. Ensuite, la deuxième question concerne l'état de santé de tous les membres de la famille pris individuellement. Quand toutes les personnes sont passées en revue, il passe aux animaux domestiques, aux denrées alimentaires et à tout le contenu de la maison jusqu'à l'arbre à palabre (**wùdèz dà-pá mà tá-wàj**). Si tout est terminé, le devin demande si « la porte est fermée » ; il s'assure aussi qu'aucun détail n'a été oublié. Ici également l'impair a valeur positive. Voir tableau 2.9 pour le récapitulatif de la polarité du monde de la divination.

2.3.5.2 *Déroulement d'une séance de **dàs** par un forgeron à l'aide des cailloux*

Nous ferons ici la description d'un cas précis de divination ordinaire faite à l'aide des cailloux à laquelle nous avons pris part. Cette séance s'est déroulée le 20 janvier 2015

très tôt dans la matinée à **"dùrèj** en territoire tchouvok. Le forgeron qui a conduit la séance de divination s'appelle **Mətsilá**. Selon le forgeron, il a besoin de deux types de cailloux : les petits cailloux qui sont au nombre de 40 et les petites pierres qui sont entre 80 et 100. Les petits cailloux sont appelés **wət tá-dàs**, et les petites pierres sont appelés **kékèŋ**.

Lorsque nous sommes arrivés à l'endroit réservé à cet exercice, **Mətsilá** a sorti les petits cailloux **wət tá-dàs** et les petites pierres. Il a compté les petits cailloux et les pierres pour savoir si les nombres sont exacts. Le forgeron a demandé à la personne qui avait requis l'acte divinatoire de payer les droits selon la tradition en disant : **dàw kə̀là** ? « Où est le mil » ? Le mil est l'élément clé dans les us et coutumes des Tchouvok. La personne qui était en consultation est un père de famille d'environ 45 ans qui a voulu garder l'anonymat. Ce jour, il n'était pas venu avec du mil mais avec de l'argent. Le forgeron lui a demandé de jeter son argent en lieu et place du mil. Lorsqu'il a jeté l'argent, le forgeron s'est exclamé **dàw pàhàtá**, « le mil est insuffisant ». Le monsieur a ajouté et cette fois-ci le forgeron lui dit : **ràv áf kà-nə̀h-àtá** « mon cœur est rempli de joie » pour signifier qu'il était satisfait du paiement fait par ce dernier. Il s'est donc mis à demander ce qu'il voudrait qu'il fasse. La personne a dit au forgeron qu'il voulait avoir une séance de divination pour sa famille en général.

Le forgeron a alors demandé à **Bipálàh**, son enfant, et à **Hitfwəj**, un des forgerons du village, qui jouaient le rôle d'assistants, de mettre le « monde » (**pálàh**) de celui qui sollicite la divination en place.

Ce « monde » est constitué de deux cercles fait avec de petites pierres. Dans ce monde représenté, chaque être ou objet est représenté par une case. Dans la case, l'on dispose une pierre pour symboliser le contenu de la case. En général une case correspond soit à une personne ou à un objet possédé. Le monde est constitué par deux cercles par ce que chaque être ou objet de la nature vit à côté d'un autre être ou objet. Dans ce monde, les êtres humains sont placés en premier lieu suivis des objets possédés. Certains éléments sont des contenant, alors, ils précèdent leur contenu. Par exemple sur le cercle, le grenier précède le mil, les arachides, le haricot pendant que l'enclos précède l'enclos précède les animaux domestiques.

Puis, le forgeron posait des questions au visiteur qui donnait des informations le concernant et ces informations ont été matérialisées dans le « monde », qui représente l'environnement virtuel de la personne qui sollicite l'acte divinatoire. Lorsque ceux qui jouent le rôle d'assistants avaient fini de planter le décor, ils se sont placés à côté des cercles et ont annoncé la poursuite de la séance.

Le forgeron, à l'aide de cailloux, examinait la situation qui lui était soumise en laissant échapper entre ses mains une partie des cailloux qu'il a comptés à la fin. Lorsqu'il obtenait un nombre pair, il lui affectait le chiffre 4 et lorsqu'il avait un nombre impair, il lui affectait le chiffre 6. Il lisait à haute voix ces chiffres et ses assistants plaçaient 2 petits cailloux devant le premier élément du monde lorsqu'ils entendent le chiffre 4 et 1 petit caillou devant la case suivante lorsque le devin prononçait le chiffre 6. Le forgeron manipule sans arrêt les 40 petits cailloux dans un jeu dont lui est le seul à la maîtriser. Ceci est fait jusqu'à ce que chaque case qu'ils ont devant eux dans le monde virtuel reçoive son chiffre correspondant. Le forgeron utilise un langage mathématique pendant tout le déroulement de la scène de divination. La manipulation des cailloux est reprise plusieurs fois jusqu'à parcourir toutes les cases représentées dans le monde virtuel. Le forgeron prononce à chaque fois les paroles suivantes : **k^wàlà k^wàlà dàs !** « Ainsi se passe la divination ! » Les chiffres sont manipulés avec dextérité par le forgeron consulté. Ainsi, il y a une différence entre les chiffres pairs et impairs. La division en pair et impair permet d'avoir une vision binaire du monde avec d'une part les pairs qui sont symbolisés par 4 représentant la catégorie femelle, **ᵍ^wáz** et 6 représentatif de la catégorie mâle, **máwàl**.



Image 9 : Séance de “das” par mètasilà et son aide, photo auteur 2015

Lorsque le forgeron a fini d'affecter un chiffre à chaque élément du monde virtuel, il s'élève à l'aide d'un bâton, et procède à l'interprétation. L'interprétation de la divination se fait selon un ordre établi par le forgeron. Dans le cas de la séance qui nous concerne ici, il faut suivre l'alignement des personnes selon l'ordre d'une famille tchouvok : **pápáŋ** « père », **mámáŋ** « mère », **wát** « enfant », **kùdàm** « étable », **wùdà** « grenier », **vèdvrèr** « type de sacrifice pour femelle », **màpàlàw** « type de sacrifice pour mâle », **kòdèk** « cuisine », **dàw**, « mil » **málàvdà** « voisin », etc. Cette liste ne saurait être exhaustive car en fonction des situations le forgeron représente dans le « monde » une multitude de personnes, d'êtres et d'objets. Le forgeron regarde les chiffres qui encadrent la concession de la personne qui le consulte. L'énigme à résoudre est de voir dans quelle case se trouve la cause de la situation et puis voir aussi quelle céréale, quel animal ou quelle volaille l'on devra utiliser comme victime expiatoire. Les positions des cailloux dans le monde virtuel permettent de déterminer la période du sacrifice et la personne à qui il faut le destiner.



Image 10 : Séance d'interprétation de "dàs" par le forgeron.

Lorsque le forgeron, à travers des scènes divinatoires, a détecté le problème qui requiert des sacrifices d'apaisement aux esprits, l'on procède au rituel en fonction du sexe de la personne concernée par le problème. Ainsi lorsque la situation concerne une femme, ce sont les éléments qui portent le chiffre pair qui sont utilisés tandis que

pour un homme, on fait appel aux éléments affectés des chiffres impairs. Pour l'interprétation, le malheur ou le bonheur dépendra du chiffre qui sera obtenu à la fin d'une série d'actes divinatoires. La série comporte en principe le père de famille, la mère, les enfants, les animaux, les pots sacrificiels, les greniers, les enclos, etc.

Nous donnerons dans le Tableau 2.8 ci-dessous, quelques éléments représentés par le forgeron dans le monde virtuel tel que constitué lors de la séance de divination à laquelle nous avons pris part.

En considérant quelques éléments comme appartenant au même « monde », si en manipulant les cailloux on obtient le chiffre 6 pour **pápáŋ tá-wàj**, 4 pour **màpàlàw**, 6 pour **wùdà**, 6 pour **kùdàm**, 4 pour **ʔgʷáz** et 6 pour **kèdèk**, la première conclusion c'est qu'il y a un malheur dans la maison, parce que le chiffre 6 qui commence est le même qui termine cette série. Après cela, le forgeron va vérifier et s'il constate que les chiffres sont portés par les choses qui appartiennent au mâle, alors on note qu'il s'agit d'un malheur qui concerne l'homme. Pour savoir l'élément sacrificatoire, on repasse en revue les cases, on regarde la personne sur lequel le malheur tombe, puis on voit le type de sacrifice représenté par un pot sacrificiel et enfin on regarde quel est l'ingrédient à utiliser, la période de la journée pour faire le rituel. Par exemple si l'élément se trouve dans l'enclos, **kùdàm** alors il s'agit d'un mouton ou d'une chèvre à sacrifier. Lorsque le malheur concerne la femme, la série commence par le chiffre 4 et se termine par le même chiffre 4.

Ci-dessous, nous donnerons un Tableau 2.8 comparatif des quelques termes affectés de + mâle / +femelle. Dans ce Tableau 2.8 nous aurons les éléments selon leur propriétaire. Dans une famille, il y a des choses qui appartiennent à l'homme et d'autres qui sont à la femme. La division s'applique même au niveau des pots sacrificiels. Ainsi dans ce Tableau 2.8, l'on constatera que **màpàlàw** est un pot sacrificiel qui appartient à l'homme et est donc affecté du trait + mâle tandis que **vèd̀vèr** est un type de pot sacrificiel (+femelle) auquel la femme doit faire des sacrifices en temps rituel. Il est aussi clair dans le Tableau 2.8 que la femme possède la cuisine, **kèdèk** et laalebasse, **gàgàj**. Quant à l'homme, il est le propriétaire du grenier, **wùdà** et de l'enclos, **kùdàm**. Nous voulons dire que ce Tableau 2.8 n'est pas exhaustif.

Tableau 2.8 : Termes affectés

+mâle		+femelle	
pápáŋ tá-wàj	père de la maison	ʔgʷáz	mère de la maison
màpàlàw	sacrifice	vèd̀vèr	sacrifice
wùdà	grenier	kèdèk	cuisine
kùdàm	enclos	gʷàgʷàj	alebasse

2.4 conclusion

Au terme de cette étude monographique sur le forgeron, il importe de souligner pour s'en féliciter que le forgeron et le non forgeron vivent en harmonie dans cette société en dépit de la nette distinction sociale. Le constat montre que le rejet et les interdits dont le forgeron a fait l'objet dans le passé sont en passe de disparaître. Son rôle de guide social, de médecin, de l'ingénieur sont aussi revalorisés. Le forgeron est l'homme qui peut améliorer les conditions de vie de sa société par son pouvoir sur le monde visible et le monde invisible. Grâce à sa femme, véritable potière et sage-femme traditionnelle, les techniques céramiques ont été mises au service de la communauté. Le savoir-faire de cette dernière en matière d'accouchement a suppléé au manque des structures hospitalières chargées de la prise en charge des femmes en attente de procréation. Il est impératif d'encourager les forgerons à transmettre leur savoir à la génération future malgré les menaces imposées par le modernisme et les civilisations importées. Il est donc grand temps de sensibiliser toute la communauté pour que la redynamisation des forces productives du forgeron trouve un écho favorable. Il serait aussi souhaitable et approprié de favoriser l'intégration et l'encadrement des forgerons dans les centres urbains aux fins d'encourager et de stimuler leur esprit créateur par la mise en place d'un musée d'art, en intégrant les femmes forgerons dans les centres de santé comme sages-femmes. Ce n'est que de cette façon que la société tchouvok gagnera le pari de la mondialisation et évitera d'être à la traîne.

